

Vol 1

15 octobre 1919

No. 2

# L'APOTRE



Abonnement \$3.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE



## SOMMAIRE - 15 octobre 1919

### TEXTE

#### Pages

41—La mère d'un prêtre.....	<i>Revue catholique de Troyes.</i>
43—Il y a un Dieu.....	
44—Le soleil et la télégraphie sans fil.....	
45—Dévoilement de la statue de Cartier.....	
45—Discours de l'honorable T. Chapais.....	
52—Coquilles.....	
53—La Grande Guerre et ses grandes figures : le maréchal Foch.....	R. P. ALEXIS, capucin.
58—Un coup de la bonne Vierge.....	UN SOLDAT.
61—Madame Gaspilleteut.....	<i>B. P. de Notre-Dame-du-Chemin.</i>
62—Ephémérides canadiennes — septembre 1919.....	
65—Traitement de la myopie.....	H. CHERPIN.
66—L'aluminium dans l'électricité.....	H. C.
68—Le socialisme : ses principes irrégieux.....	<i>L'Action Catholique.</i>
70—Patron et ouvrier.....	FRANC ( <i>La Croix</i> ).
71—L'art culinaire — Confitures et conserves.....	
72—La bonne cuisine — Le nettoyage des cuivres.....	
74—Pour s'amuser.....	
74—Boîte aux lettres.....	PAULE D'AIRVAULT.
75—Restez chez soi.....	
76—Jésus et l'enfant de chœur (musique).....	V. DE LAPRADE.
78—A dire : L'amitié (poésie).....	BLANCHE LAMONTAGNE.
L'heure des vaches (poésie).....	
79—Commandements de la ménagère.....	
80—Un événement littéraire.....	

### ILLUSTRATIONS

42—Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy.....	
46—Statue de Cartier.....	
55—Le maréchal Foch.....	
73—Barque de pêche fuyant un grain.....	Tableau de M. DE BROUTELLES.

“ L'Apôtre ” est une revue publiée par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “ l'Apôtre ” est de \$3.00 par année strictement payable d'avance.

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite deux fois par mois pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.



# L'APOTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME 1

QUÉBEC 15 OCTOBRE 1919

No. 2

## La mère d'un prêtre

*Lettre d'une mère à une amie d'enfance le lendemain de l'ordination de son fils.*

**A**VEC moi, chère amie, bénis, bénis le bon Dieu ; je suis la mère d'un prêtre. " C'est à toi que j'ai écrit, il y a vingt-cinq ans, lorsque cet enfant me fut donné. Il m'en souvient, j'étais folle de bonheur ! Je le sentais vivre à côté de moi ; j'étendais ma main vers lui, je le touchais, dans son berceau, comme pour m'assurer que je le possédais réellement. Ah ! quelle distance entre ces joies et celles qui, aujourd'hui, soulèvent mon âme et, la remplissent d'un sentiment nouveau !

" Je suis aujourd'hui la mère d'un prêtre !

" Ces *maines* que, toutes petites, je baisais avec un amour exalté, il y a vingt-cinq ans, ces mains sont consacrées, ces doigts ont touché Dieu !

" Cette *intelligence* qui a reçu de moi la lumière, et à qui j'ai montré le but de la vie, elle a grandi, elle s'est imprégnée de la vérité, elle a dépassé de beaucoup la mienne par l'étude et par la grâce, et maintenant la voilà *consacrée* !

" Ce *corps* que j'ai soigné, protégé, qui m'a fait passer tant de nuits dans les larmes, quand la maladie me le disputait, ce corps devenu grand, robuste, le voilà *consacré* ! Serviteur d'une âme de prêtre, il se fatiguera à relever le pécheur, instruire l'ignorant, à donner le Seigneur à toute créature pensante, qui le demande et qui le cherche.

" Ce *cœur*, ah ! ce cœur chaste qui n'a voulu aimer que celui de sa mère, qui a tremblé devant

tout contact terrestre, le voilà *consacré* ! L'amour qu'il déverse s'appelle charité. Oh ! mon fils ! je le connais, moi, je sais ce qu'il y a de trésors dans cette nature concentrée. Cette concentration lui sera un rempart contre la vie, contre lui-même ; mais dans le secret du sacerdoce, quand Dieu mettra sur son chemin une âme défaillante, troublée, ou perdue, comme il saura trouver les paroles qui relèvent et font croire à la bonté divine !

" Oui, oui, il fera du bien, mon enfant, il sera selon le cœur de Dieu, il sera tout charité.

" Oui, oui, je suis la mère d'un prêtre, d'un vrai prêtre !

" Que te dirai-je de la cérémonie d'hier ? J'étais là, mais je ne voyais que lui ; lui s'agenouiller, lui se tenir debout, lui se prosterner, lui se relever, lui sortant recueilli de dessous les mains de l'évêque qui s'étaient posées sur sa tête, lui prêtre !

" Et ce matin, il a dit sa première messe dans la petite chapelle d'un humble couvent. Pour unique pompe : le silence et deux cierges ; pour répondeur, un enfant ; pour assistance : moi, moi, sa mère, et quelques amis intimes.

" Ah ! quand on veut peindre le bonheur du Ciel, est-ce qu'on ne devrait pas dire : c'est le bonheur d'une mère qui voit Dieu descendre, à la voix de son fils, à elle, et qui se perd dans une adoration si profonde qu'elle a oublié le monde, la vie, le passé, et ne touche plus que deux points : *Dieu et son fils* !

" Il était là ; sa haute taille, ses cheveux noirs, la gravité de ses mouvements, tout le rendait majestueux. Moi j'étais tout près de l'autel. Je ne remuais pas, mes sens semblaient suspendus. J'entendis, à un certain moment, le poids d'un corps fléchissant devant la sainte hostie. Je ne priai pas ; ou du moins, je ne sais trop comment cela s'appelle, c'est l'extase





SA GRANDEUR MGR PAUL-EUGÈNE ROY  
ARCHEVÊQUE DE SÉLEUCIE, ET AUXILIAIRE A QUÉBEC,  
DIRECTEUR DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE



d'une mère chrétienne. Je disais : "Merci, mon Dieu, merci !"

"Ce prêtre, il était à moi; c'est moi qui l'ai formé, son âme s'est allumée à la mienne. Il n'est plus à moi, mais à Vous seul ! Gardez-le à l'ombre du mal, il est le sel de la terre, empêchez-le de se corrompre ! Mon Dieu, je vous aime et je l'aime ! Je le respecte et je le vénère, c'est votre prêtre !

"Au moment de la communion, le répondant, me voyant avancer, a dit le *Confiteor* ; le célébrant s'est retourné, il a levé la main droite : c'était l'absolution qui tombait sur sa mère ! Mon pauvre enfant, un sanglot lui a échappé ; puis il a pris le saint ciboire, il est venu à moi : c'était Dieu que portait mon fils ! Quel moment ! quelle union ! Dieu, son prêtre et moi !... Est-ce que je priais ? Vraiment, je n'en sais rien. Une paix inouïe enveloppait mon être ; je fondais en larmes : c'était d'amour et de reconnaissance, et je disais tout bas : *Mon Dieu, mon fils* ! Oui, pour nous autres mères, je crois que c'est prier... Va, je suis trop heureuse, ne me plains jamais.

"Il y a eu de bien beaux jours dans ma vie ; celui-ci est encore le plus beau, parce que les pensées de la terre n'y avaient pour ainsi dire plus de part. Adieu, je ne puis plus écrire ; mes larmes inondent ce papier, ce sont des larmes de bonheur."

—(*Revue Catholique de Troyes*).

## IL Y A UN DIEU

**D**ÉPUIS qu'il lit un mauvais journal, Jean-Pierre Tapard, charron de son état, incline fortement à penser qu'il n'y a pas de bon Dieu.

Je lui avais commandé une paire de roues de charrette. Il vint l'autre jour m'apporter la facture toute acquittée. Quand je l'eus mise en lieu sûr.

—"Désolé ! mon cher Jean-Pierre, lui dis-je ; mais vous n'aurez pas d'argent. En réfléchissant, je me suis rendu compte que je ne vous dois rien."

— Vous voulez rire, sans doute. Vous ne me devrez rien quand vous m'aurez payé les

deux roues que vous m'avez commandées et que je vous ai faites.

— Possible que je vous les aie commandées. Histoire de causer. En tout cas, ce n'est pas vous qui les avez faites.

— Ça, c'est trop fort ! Qui est-ce donc ?

— Personne. Elles se sont faites toutes seules.

— Ah ! à la bonne heure ! vous plaisantez. Savez-vous qu'une minute je vous ai pris au sérieux ?

— Je ne plaisante pas du tout. Voici comment la chose a dû se passer. La foudre tombe sur deux arbres. Elle les brise chacun en une quinzaine de morceaux : dix se trouvent être des rais, tous pareils, bien taillés, bien lisses, avec des tenons à chaque bout ; quatre sont par hasard inclinés en quart de cercle, avec des trous de distance en distance ; un dernier a exactement la forme d'un moyeu comme jamais vous n'en avez fait de plus propre. Tous ces morceaux se précipitent l'un sur l'autre. Par une veine extraordinaire, les quatre morceaux courbés se collent bout à bout ; les tenons des rais vont s'emboîter dans les mortaises des jantes et de l'essieu... Tout à côté la foudre avait embrasé un tas de minéral. Il se met à en couler du fer. Le fer s'arrange en cercles, deux cercles magnifiques. Ils viennent tomber tout chauds autour des jantes des deux roues. La pluie les resserre. Un coup de vent soulève et pousse le tout, et voilà nos deux roues parties à travers la campagne. Elles se dirigent vers ma maison. La porte de ma cour se trouve ouverte. Elles entrent, justement ma charrette était là. Crac ! une d'un côté, l'autre de l'autre, les deux roues viennent s'ajuster dans les bouts de l'essieu !... Que dites-vous de ma chance ? J'ai maintenant deux roues toutes neuves qui ne me coûtent toujours pas cher comme main-d'œuvre...

— Si votre histoire n'était pas une farce, elle serait joliment absurde.

— Bien moins absurde, Jean-Pierre, que celle où l'on vous raconte que le monde s'est fait tout seul. Il faut des outils guidés par la main et par l'intelligence d'un homme pour faire cette chose simple et grossière, en somme, qui s'appelle une roue de charrette ! Et tant de choses délicates, compliquées, qui existent dans l'univers et dont l'étude donne le vertige



aux plus grands savants, existeraient par hasard ! Il y a plus de puissance et plus de savoir dans l'œil d'un homme, dans l'œil d'un certain insecte, où l'on compte jusqu'à 25,000 facettes, que dans tous les charonnages du monde. Et toutes ces combinaisons n'ont pas exigé l'intervention d'un maître-ouvrier ? Sans Dieu, je vous défie de me rendre raison du moindre brin d'herbe, du plus petit grain de sable... m'expliquerez-vous, sans Dieu, les merveilles de l'univers ? Sont-ce vos roues de charrette qui peuvent entrer en comparaison avec le mécanisme sublime du monde, avec l'ordre admirable qui règne dans cette immensité presque infinie ? L'étoile polaire, une de nos voisines, est à plus de quatre-vingt-treize mille milliards de lieues. On en connaît qui sont à près de sept milliards de millions de lieues. D'autres sont perdues si loin dans l'insondable immensité que leur lumière, qui parcourt 77,000 lieues à la seconde, n'est pas encore arrivée jusqu'à nous. Et chacune d'elles est un monde auprès duquel notre terre n'est qu'un grain de poussière. Et leur nombre se chiffre par milliards. Et tout cela manœuvre, va et vient dans l'espace avec une précision que n'a pas la montre la plus perfectionnée, avec une régularité telle que les savants peuvent vous dire que, dans huit jours, dans vingt ans, à telle minute, à telle seconde, tel astre occupera telle place... Le moindre almanach vous donne à coup sûr les éclipses, l'heure du lever et du coucher du soleil et de la lune... Faut-il que cela marche bien ? Et c'est le hasard — mot qui n'a pas de sens — qui aurait fait cela ?

— N'empêche, dit Jean-Pierre troublé, que vous me devez 150 francs.

— Et si je vous les refuse ?

— Je vous ferai envoyer une lettre du juge de paix.

— Je lui montrerai votre reçu.

Jean-Pierre bondit : " Alors, quoi ? un voleur ? "

— Que voulez-vous que cela me fasse s'il n'y a pas de bon Dieu ? Avec vos 150 francs je ferai bombance. Et quand je serai mort, je ne m'en porterai pas plus mal...

Mais non, mon brave Tapard, voici la somme que je vous dois. Je crois qu'il y a un Dieu, voyez-vous ?...

Le lendemain, je rencontrai Jean-Pierre. " Vous m'avez fait passer une fichue nuit, me dit-il. Des cauchemars à n'en plus finir ! Des tas de roues de charrette qui se promenaient toutes seules sur les grandes routes ; et grimpé sur une d'elles, un individu ricanant qui m'emportait 150 francs. Réveillé en sursaut sur mon oreiller, j'ai réfléchi tout le reste de la nuit à votre conversation d'hier. Décidément les blagues qu'ils nous racontent sont stupides. Je crois maintenant, et à n'en plus jamais douter, qu' IL Y A UN DIEU.

## Le soleil et la télégraphie sans fil

L'éclipse de soleil du 29 mai dernier a permis de vérifier une fois de plus que la lumière du soleil diminue la portée des ondes électriques.

Il est très connu que la nuit les signaux de télégraphie sans fil sont reçus beaucoup plus aisément, à des distances bien plus grandes que pendant le jour.

En somme l'atmosphère éclairée par le soleil devient en quelque sorte trouble et opaque pour les ondes électriques.

Durant une éclipse de soleil, une partie de l'atmosphère se trouve momentanément à l'ombre : c'est la lune qui joue le rôle de parasol.

Le 29 mai dernier, l'ombre de la lune a couru le long de l'Équateur, traversant successivement l'Amérique du Sud, l'Atlantique et l'Afrique.

En plein Atlantique, à mi-chemin entre le Brésil et le Congo, il existe, dans l'île de l'Ascension, un poste de télégraphie sans fil anglais, de force moyenne ; en ligne droite, il est à 5,000 kilomètres de Paris. La nuit, ses signaux sont perçus aisément par le poste récepteur qui existe à Meudon, près de Paris, à l'Observatoire de physique solaire. Pendant le jour, on ne l'entend jamais. Par une exception à laquelle on s'attendait, on l'a entendu nettement le 29 mai pendant le jour, au moment où l'ombre de la lune couvrait une partie de la région qui s'étend entre l'île de l'Ascension et Meudon ; l'audition a ensuite diminué graduellement, pour s'annuler quand l'ombre se fut éloignée.



## Dévoilement de la statue de Cartier

Le Canada célèbre cette année le centième anniversaire de la naissance de Cartier. Pour commémorer dignement la mémoire du grand homme d'État canadien, on lui a élevé un monument à Montréal. Le dévoilement de la statue de Cartier a eu lieu samedi, le 6 septembre, dans l'éclat d'une fête incomparable. Il y avait sur l'estrade d'honneur : Son Excellence le gouverneur-général et la duchesse de Devonshire ; l'honorable C.-J. Doherty, représentant le Gouvernement fédéral ; Mgr Gauthier, auxiliaire de Mgr de Montréal ; Mgr Forbes, évêque de Joliette, sir Lomer Gouin, premier-ministre de la province de Québec ; Mlle Hortense Cartier, la fille de sir G.-E. Cartier, et des délégués de toutes les provinces. Le dévoilement a été fait par le Roi lui-même, au château de Balmoral, en Écosse, au moyen de l'électricité transmise par cable transatlantique sous-marin. Plusieurs discours y furent prononcés. Voici le texte du panégyrique de Cartier qu'a fait l'honorable M. Thomas Chapais :

### DISCOURS DE L'HON T. CHAPAIS

“ Au mois de novembre 1837, le *Canadien* de Québec, dont notre illustre Étienne Parent était alors le rédacteur, annonçait la mort d'un jeune patriote, victime des troubles qui désolaient notre province ; et il publiait à cette occasion les lignes suivantes : “ C'était un jeune homme doué au plus haut point des qualités du cœur et de l'esprit et devant lequel s'ouvrait une brillante carrière.”

Celui dont on annonçait ainsi la fin tragique n'était âgé que de vingt-trois ans. Et la promesse de ses débuts dans la vie active justifiait le funèbre éloge dont le journaliste défenseur de nos droits décorait sa tombe. Qu'elle n'eût pas été la joie du vaillant écrivain si, à cette heure de tristesse et de désespérance, on lui eût dit : “ Rassurez-vous, le jeune concitoyen dont vous pleurez la mort prématurée n'a point péri dans le lugubre drame qui a plongé dans le deuil tant de foyers

canadiens. Il vit, et ses jours sont préservés pour l'accomplissement d'une œuvre qui achèvera la réparation de nos infortunes nationales. Proscrit, et errant aujourd'hui loin des siens, il sera demain l'un des champions intrépides de nos revendications victorieuses, et l'avenir saluera en lui le restaurateur de l'autonomie bas-canadienne.”

Messieurs, cette prédiction, si on l'eût faite à Étienne Parent au mois de novembre 1837, lui eût sans doute paru bien aventureuse. Et cependant l'œuvre étonnante dont elle eût formulé l'audacieux espoir, nous en saluons à cette heure la définitive et glorieuse constatation. Oui, le jeune avocat dont le *Canadien* annonçait la mort, au lendemain du combat de Saint-Denis, a survécu aux périls du champ de bataille et aux misères de l'exil. Comprenant la leçon austère des événements et s'armant pour d'autres luttes, il s'est signalé au premier rang de la phalange illustre qui a conquis nos libertés politiques, en se servant de la constitution même promulguée pour les détruire. Il a secondé les efforts de LaFontaine et de Baldwin, et donné son puissant concours à Morin et à Taché. Puis, appelé à son tour au commandement par la confiance de ses compatriotes, il a discipliné nos énergies pour leur faire rendre une action plus efficace et plus continue. Et, se servant hardiment de cette force populaire comme d'un levier de progrès, il a réalisé pour notre province, pour le Canada tout entier, une œuvre administrative, économique et législative, dont les proportions nous étonnent. Il a été un réformateur éclairé, en même temps qu'un défenseur courageux de nos meilleures traditions sociales. Et enfin, il a fondé un régime qui contenait en germe la grandeur future de la nation canadienne.

Telle est l'œuvre, tel est l'homme dont nous voulons aujourd'hui consacrer la gloire. Le jeune proscrit de 1837 est devenu SIR GEORGES-ÉTIENNE CARTIER, l'un des fondateurs de la Confédération — *primus inter pares* — le patriote et l'homme d'État devant qui s'inclinent en



## STATUE DE CARTIER



LE MONUMENT CARTIER ÉLEVÉ À MONTRÉAL

UNE RÉPLIQUE DE CE MONUMENT SERA ÉRIGÉE À QUÉBEC

DANS LE PARC MONTMORENCY.



ce moment dans un commun hommage et une acclamation unanime les Canadiens de toutes les opinions, de toutes les croyances et de toutes les races. J'ai dit l'homme d'État et patriote. Lorsqu'on étudie l'histoire de Cartier, c'est bien sous ce double aspect que nous apparaît son énergique et attachante physiologie. Il eut de l'homme d'État les facultés puissantes. Il eut du patriote les généreuses ardeurs. En sa personne se fondent et s'unissent ces deux caractères qui ne se rencontrent pas et ne s'équilibrent pas toujours dans la vie publique. Car on a vu des hommes d'État chez qui le sens patriotique, sans être absolument émoussé, était faussé par les conceptions utilitaires et le souci trop exclusif des combinaisons politiques. Et il s'est trouvé des patriotes à qui manquaient, par malheur, le discernement, la pondération, la vision nette des réalités, l'intelligence des circonstances et des temps. Dans la carrière du grand Canadien dont nous célébrons la mémoire, nous n'avons à déplorer ni l'une ni l'autre de ces lacunes. Et c'est là surtout ce qui la rend si digne d'admiration et de respect.

## I

Messieurs, qu'est-ce qu'un homme d'État ? C'est un homme qui sait prévoir, concevoir et agir dans la sphère supérieure des intérêts d'un peuple. L'homme d'État doit prévoir : il doit savoir lire et comprendre les symptômes qui font présager les résultats futurs des actes présents. L'homme d'État doit concevoir ; il doit posséder la fécondité d'esprit qui enfante les projets d'où naîtra le progrès public. L'homme d'État doit agir : il doit être doué de cette volonté active et persévérante qui traduit les idées en faits et transforme les pensées en actes. A ces traits qui ne reconnaît les facultés maîtresses de SIR GEORGES-ÉTIENNE CARTIER.

La prévision de l'avenir, la clairvoyance qui écarte les chimères et fait éviter les écueils, il les eut dès le lendemain du drame national si douloureux dont il avait été l'un des auteurs. Il comprit immédiatement que la tactique constitutionnelle réussirait là où le dévouement aveugle avait échoué. Il pressentit les succès inattendus que la lutte parlementaire apporte-

rait à notre cause après tant de revers. Et aux élections de 1844 on le vit à la tribune populaire proclamant son adhésion absolue aux principes de LaFontaine, combattant ardemment M. Denis-Benjamin Viger, qui faisait le jeu d'un gouverneur autocrate, et déclarant que la responsabilité ministérielle "est le salut dans les luttes du présent comme dans les luttes de l'avenir."

Quelques années après, dans une autre ordre de choses, Cartier montra de nouveau la pénétration avisée de son esprit quand il se constitua l'un des premiers et des plus actifs zélateurs de la politique des chemins de fer, qui devait faire accomplir à notre pays aussi bien qu'à tant d'autres, une si profonde et si merveilleuse évolution économique. Plus tard encore, avant un grand nombre de nos parlementaires les plus expérimentés et les plus sages, il comprit que le dualisme mal pondéré de l'Union, d'où naissaient tant de conflits et surgissaient tant d'insolubles problèmes, devait éventuellement faire place à un autre système mieux conçu, mieux coordonné, où la juxtaposition des juridictions et des pouvoirs assurerait le fonctionnement meilleur de nos institutions. Ces vues d'avenir, cette prévoyance des nécessités et des besoins du lendemain, cette pensée politique à longue portée, nous les retrouvons à bien des étapes de cette carrière, où elles se confondent avec les conceptions et les actes dont nous allons essayer de tracer une rapide esquisse.

Ce qui frappe surtout dans la vie de Cartier, c'est l'extraordinaire puissance cérébrale qui s'y manifeste par la multiplicité des desseins et des sollicitudes. Son cerveau était vraiment créateur, vraiment générateur, et il s'y élaborait sans cesse des projets d'une amplitude et d'une hardiesse qui dépassaient la mesure commune. Et, comme sir Georges-Étienne Cartier n'était pas l'un de ces esprits qui se cantonnent dans l'élaboration sans jamais passer à l'action, on ne doit pas s'étonner de le voir se dépenser en ces incessantes et efficaces initiatives dont est faite sa vie publique tout entière. En effet, il n'avait rien du théoricien ni de l'idéologue. Il n'était ni un spéculatif ni un doctrinaire. Il pensait pour agir, et concevait pour accomplir. Son intelligence lucide et prompte était gouvernée par un jugement



ferme, et servie par un sens pratique robuste, et une volonté ardente. Avec la netteté de la perception, il avait la rapidité de la décision et l'énergie de l'action. Joignez à ces facultés précieuses la franchise la plus absolue, la loyauté la plus complète, la constance et la ténacité les plus inébranlables, le courage moral et la vaillance les plus indomptables, et vous comprendrez pourquoi Cartier exerça une si prodigieuse influence et remporta tant de triomphes dans sa carrière publique.

Quoiqu'il eut des aptitudes évidentes pour la vie politique, il ne s'empessa pas d'y entrer. Il voulut d'abord asseoir sur de fortes assises sa situation professionnelle ; et son exemple comporte une leçon précieuse. Il devint député en 1848, à l'âge de trente-quatre ans. Et en deux ou trois sessions, il se plaça au premier rang des parlementaires de l'époque. C'était le moment des grandes luttes entre le parti réformiste de LaFontaine et de Baldwin, et les demeurants forcés du *Family Compact* haut-canadien. Cartier se jeta dans la mêlée avec toute la combativité de son tempérament. L'impétuosité de ses attaques, la vigueur de sa parole abrupte, dédaigneuse de la rhétorique, mais pleine de logique et de nerf, sa science du droit, sa puissance de travail, le classèrent bientôt comme un allié précieux et un adversaire redoutable. Il fut l'un des lieutenants les plus en vue de M. LaFontaine. Lorsque celui-ci se retira en pleine force, à quarante-neuf ans, Cartier donna le même appui à ses successeurs, MM. Morin et Taché. Deux fois il refusa d'être ministre ; il n'avait pas l'impatience du pouvoir ce qui est le signe d'une force sûre d'elle-même. Enfin, en 1856, huit ans après son entrée en Chambre, il devenait l'un des membres du cabinet McNab-Taché. Au bout de deux autres années, en 1858, il atteignait le poste de premier-ministre. Et jusqu'à sa mort, il fut la plus grande figure politique du Canada français. Quelles que fussent les fonctions ministérielles auxquelles il fut appelé, secrétaire provincial, procureur-général, ministre de la milice, partout s'affirmèrent sa forte individualité et sa maîtrise des situations. Si nous voulions le caractériser d'un trait nous dirions qu'il n'avait rien de charmeur, mais qu'il avait tout du lutteur. Il ne séduisait pas, il convainquait. Il ne captivait pas, il entra-

nait. C'était un chef, un meneur d'hommes, un directeur de volontés et pour nous servir de l'expression consacrée en ces derniers temps, un admirable professeur d'énergie.

C'est alors que se manifestèrent dans toute leur plénitude, ces facultés de prévision, de conception et d'action, par lesquelles il prouva à ses contemporains qu'il était plus qu'un homme politique, qu'il était un homme d'État. Dans toutes les grandes réformes, dans tous les grands progrès, dans toutes les grandes lois constitutionnelles, économiques et sociales de cette époque, on retrouve son empreinte, la marque puissante de son initiative et de sa collaboration. Si l'on admire sincèrement, mais vaguement sir Georges-Étienne Cartier quand on connaît simplement les traits généraux de sa carrière, on n'apprend à mesurer sa vraie nature et à peser toute sa vie, qu'en étudiant et en scrutant son œuvre immense. Parcourez la collection de nos journaux parlementaires et de nos statuts, durant la dernière décade de l'Union et la première période du régime fédéral. Presque à chaque page vous rencontrez le nom, la pensée, l'intervention décisive de Cartier. Il est partout, il est de tout, il est dans tout. C'est lui qui, après M. Drummond, prend la part la plus active au règlement de la question seigneuriale en 1854. C'est lui qui présente les deux lois de 1856, dont l'objet est de donner un plus vif essor au progrès de l'éducation par la création des écoles normales et du Conseil de l'Instruction publique. C'est lui qui rapproche la justice des justiciables, qui la rend plus expéditive, et moins coûteuse par la bienfaisante décentralisation judiciaire. C'est lui qui simplifie les études légales, et assure plus de fixité à la jurisprudence en dotant le Bas-Canada d'un code civil. C'est lui qui, plus que tout autre, sous l'Union, donne l'impulsion à la construction des chemins de fer, et qui, par l'appui efficace accordé au Grand-Tronc, à la route de Montréal et Portland, et à l'érection du pont Victoria, prépare sûrement l'accroissement merveilleux de Montréal. C'est lui surtout qui est l'artisan de la Confédération qui l'inscrit le premier dans le programme de son ministère en 1858, qui, dès cette époque, traverse l'Océan pour aller soutenir l'idée en Angleterre et qui, après plusieurs années, grâce à ses efforts, à sa persévérance et



à son influence politique, la fait aboutir sous sa forme actuelle, avec son parlement central et ses provinces autonomes.

Sous ce nouveau régime, loin de décroître, son rôle semble grandir encore. Il est l'auteur des principales mesures destinées à en assurer la consolidation et l'extension. En 1868, il fait décréter la construction de l'Inter-colonial, d'après le tracé Robinson, afin de relier les provinces maritimes aux provinces de l'ancien Canada, par une voie qui nous donne accès aux prospères établissements de la Baie des Chaleurs, tout en créant dans la magnifique vallée de la Matapédia des centres nouveaux de population et de production agricole. En 1869, il va négocier en Angleterre, au nom du Gouvernement canadien, avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'achat des Territoires du Nord-Ouest. Et il fait ratifier par notre parlement, à son retour, cette acquisition, qui, pour la somme infime de trois cent mille louis, donne au Canada, un domaine aussi vaste que l'Europe. En 1870, les troubles de la Rivière Rouge mettent notre pays en face d'une difficulté grave. La situation de Cartier y devient particulièrement épineuse. Mais il parvient à maîtriser la crise, et, de concert avec ses collègues, il en trouve la solution dans la création d'une province nouvelle, le Manitoba, dont la constitution est son œuvre en ses parties essentielles, celles qui stipulent des sauvegardes, malheureusement violées depuis, en faveur d'une population profondément attachée à ses franchises religieuses et nationales.

Ce péril écarté, nous devons porter plus loin nos regards. L'acquisition des Territoires du Nord-Ouest a reculé nos frontières jusqu'aux sommets étincelants des Rocheuses, couronnées de neiges éternelles. Mais il nous reste une étape à franchir. Il nous faut atteindre cette mer lointaine, longtemps mystérieuse, vers laquelle cinglaient naguère les caravelles, les espoirs et le génie de Colomb. En 1871, nous faisons ce dernier pas. La Colombie-Anglaise devient une province canadienne. Et dans les pourparlers qui préparent cette accession si importante c'est encore Cartier que nous voyons au premier plan. C'est lui qui présente au Parlement la mesure en vertu de laquelle le Canada n'aura plus d'autres limites à l'est que les flots du grand océan oriental.

Cependant il ne suffirait pas d'avoir fait de la Confédération canadienne un pays immense baigné par l'Atlantique et le Pacifique, si les provinces de l'ouest restaient séparées de celles de l'est par de vastes solitudes. A ces parties distantes et disjointes du jeune Dominion, il faut un lien qui les rapproche et les unisse. Ce lien ce sera une voie ferrée gigantesque, qui vaincra l'éloignement et l'espace, qui conquerra le désert à la civilisation, qui contournera les mers intérieures et escaladera les pics altiers, qui jettera un trait d'union prodigieux entre la navigation transatlantique et la navigation transpacifique. Ici encore c'est à Cartier que revient l'initiative. Le 26 avril 1872, il se lève dans la Chambre des Communes : " J'ai l'honneur, dit-il, de proposer un petit bill, et qui porte un titre modeste ; mais il décrète la construction du chemin de fer du Pacifique." Après un assez long débat le bill est adopté et c'est alors que sir Georges Cartier pousse ce cri resté célèbre : "*All aboard for the West !*" " En route pour l'Ouest ! "

Ce devait être son dernier grand acte parlementaire et politique. Les excès d'un labeur intense — qui durait parfois quatorze heures par jour — avaient miné sa constitution robuste. A l'automne de 1872, il partait pour aller consulter des spécialistes anglais, et, à cette occasion, il terminait sa réponse à une adresse par ces mots : " Adieu, ou plutôt au revoir." Hélas ! c'était bien un adieu qu'il prononçait, et l'optimisme peut-être factice du correctif allait être démenti par son trépas. Le 20 mai 1873, il expirait à Londres, loin du Canada qu'il avait tant aimé. Sa mort fut un deuil national. Toutes les voix du parlement et de la presse exaltèrent sa carrière, et proclamèrent que notre pays avait perdu l'un de ces hommes qui occupent une place à part dans les annales d'un peuple.

## II

L'œuvre politique de sir Georges-Étienne Cartier, que j'ai essayé d'esquisser rapidement, justifiait assurément cet hommage. Mais l'éloge de celui dont nous célébrons la mémoire serait incomplet si l'on n'ajoutait pas que ce grand homme d'État fut en même temps un véritable patriote.



En quoi consiste le patriotisme, Messieurs?... La définition en est très simple. Il consiste à aimer son pays et à s'efforcer de lui être utile. Ce sentiment n'est-il pas l'un de ceux que l'on pourrait croire innée? Aimer le pays où l'on a reçu l'existence, et dont la terre sacrée renferme les cendres de nos pères; où notre esprit a connu ses premiers éveils, et notre cœur ses premières tendresses; où nos regards ont reçu des monts, des forêts et des flots, leurs impressions primitives de grandeur et de beauté l'aimer d'un amour de prédilection, fait de souvenir, de piété filiale, d'admiration, de fierté, d'attachement aux traditions et aux coutumes, n'est-ce pas bien naturel? Oui, sans doute. Et cependant, nous vivons dans un âge où trop souvent on rencontre des hommes à qui ce sentiment semble étranger, et dont la devise pourrait être cette parole du sensualisme satisfait : *Ubi bene, ibi patria*. Sir Georges-Étienne Cartier n'était pas de ceux-là. Il aimait son pays, ce Canada aux aspects grandioses et à l'émouvante histoire. Pour lui, la terre ancestrale était belle et chère entre toutes. Il avait le sens de la patrie. Et vous savez avec quelle exubérance il la chantait à l'âge où la poésie semble jaillir du cœur, comme l'onde pure, des sources printanières. Les vers expérimentés, mais si pleins de sincérité et de ferveur patriotique, qu'il lui dédiait, sont dans toutes les mémoires :

*Comme le dit un vieil adage,  
Rien n'est si beau que son pays,  
Et de le chanter c'est l'usage,  
Le mien je chante à mes amis.*

*L'étranger voit avec un œil d'envie  
Du Saint-Laurent, le majestueux cours  
A son aspect le Canadien s'écrie :  
O Canada, mon pays, mes amours !*

La facture n'était pas merveilleuse, mais le cri était éloquent, parce qu'il était vrai. Il y avait dans ce chant national autre chose qu'un vain exercice littéraire; Cartier y avait mis son âme.

On en eut la preuve peu de temps après le jour où il le faisait entendre pour la première

fois dans une solennité patriotique. On vit bien que pour lui l'amour de la patrie n'était pas une pose, ou un sentiment platonique. Non seulement sir Georges Cartier aimait son pays, mais il brûlait de se dévouer, à son service. Aimer, servir, n'est-ce pas là le mot d'ordre des grandes âmes? Les événements de 1837 viennent ensanglanter notre province. Comme un grand nombre de jeunes hommes, poussés par le plus noble des sentiments — et par des chefs sans clairvoyance — dans une aventure hasardeuse et tragique, Cartier se jeta dans le mouvement insurrectionnel et paie intrépidement de sa personne à Saint-Denis. Puis, instruit par la dure leçon de ces jours douloureux, il comprend qu'une voie meilleure est ouverte aux revendications bascanadiennes. Et désormais son amour de la patrie s'affirmera dans les luttes parlementaires et dans les conseils de l'État.

Laissant de côté tout ce qui est de pure politique — si je puis me permettre cette expression où l'on serait peut-être tenté de voir une antinomie, — n'est-il pas vrai que, dans cette carrière publique de sir Georges Cartier, les hommes de tous les partis peuvent maintenant saluer des œuvres et des actes incontestablement consacrés au service du pays?

Parmi toutes ces œuvres, Messieurs, il n'en est pas, suivant moi, où le patriotisme de Cartier se soit manifesté avec plus d'évidence et plus d'éclat que celle de la Confédération. Assurément le patriotisme, dans un pays comme le Canada, n'est l'apanage exclusif d'aucune race ni d'aucun groupe de citoyens. Mais je crois avoir le droit de dire, et je crois qu'il importe de rappeler en un jour comme celui-ci que le patriotisme canadien français revêt un caractère *sui generis*. Quand on en scrute les éléments constitutifs, on constate qu'il est *bi-partite*. Il est fait en même temps de souvenir et d'espérance. Il se nourrit de la mémoire du passé et des aspirations vers l'avenir. Pour tout résumer, il est à la fois traditionnel et progressif. Traditionnel, parce qu'il plonge ses racines dans trois siècles d'histoire à travers lesquels se déroule toute une épopée d'apostolat, d'héroïsme continu, de luttes sanglantes



ou pacifiques, de conquêtes évangélisatrices et civilisatrices. Progressif, parce que, tout en restant inébranlablement fidèle à ce qui constitue l'héritage religieux et national des aïeux, il entend s'adapter aux circonstances nouvelles, aux modifications nécessaires, apporter sa coopération active au développement du pays, et jouer efficacement son rôle dans l'œuvre de la prospérité canadienne.

Ce dualisme patriotique n'a jamais été mis en un relief plus saisissant que par sir Georges Cartier, dans sa collaboration prépondérante à l'établissement du régime fédéral. Deux idées maîtresses ont alors inspiré son action, et coordonné ses efforts. D'une part, sauvegarder tout ce que les Canadiens-français tiennent pour intangible et sacré : leur foi, leur langue, leurs institutions nationales. Et, d'autre part, contribuer puissamment à l'édification d'un Canada agrandi, d'un État aux proportions plus vastes, aux horizons plus larges, capable, par le groupement des énergies dispersées, d'aspirer à un plus prospère et plus glorieux avenir. Asseoir sur des bases indestructibles notre survivance catholique et française par la restauration de l'autonomie bascanadienne ; et nous ouvrir, à nous, en même temps qu'aux autres provinces et à nos concitoyens de toute origine, un nouveau champ d'action, où la mise en commun des ressources, des forces, des moyens, des initiatives, permettrait d'assurer au peuple canadien un magnifique accroissement de progrès économique et social : tel fut l'idéal vers lequel Cartier tendit sa volonté et son génie politique en 1864.

Ses déclarations publiques en contiennent de multiples attestations : " Cette mesure, disait-il, en terminant son discours sur les résolutions de Québec, aura pour effet de nous donner un gouvernement central constitué sur des bases larges et solides, et des gouvernements locaux auxquels sera confiée la sauvegarde des personnes, des propriétés, des droits civils et religieux de toutes les classes de la société." Et ailleurs : " Nombre de personnes pensent qu'une union législative serait plus avantageuse qu'une confédération. Pour moi je crois qu'un seul gouvernement ne pourrait point s'occuper utilement des intérêts privés et locaux des diverses sections ou des diverses

provinces. Nul autre système n'est réalisable que le système fédéral. C'est à cause de la variété de races et d'intérêts locaux que le système fédéral doit être établi." Puis, passant à un autre ordre d'idées, il disait encore : " Ce nom de Canada ne s'appliquera plus seulement au Haut et au Bas-Canada, mais il comprendra les provinces de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, et bientôt de l'Île-du-Prince-Édouard, Terre-Neuve, les territoires de la Rivière-Rouge et la Colombie anglaise. Le Canada va devenir une nation, s'étendant d'un océan à l'autre... Tandis que les provinces du golfe St-Laurent marqueront du côté de la mer l'extrémité de la confédération, les territoires de la Baie d'Hudson, de la Rivière-Rouge et de la Colombie britannique, se rapprocheront de nous... Alors notre Canada s'étendra, comme aux jours où il fut découvert de tous les côtés par nos pères, par la race française, de l'Atlantique au Pacifique. Nous lui rendrons ses limites naturelles, que des événements racontés par l'histoire avaient graduellement rétrécis. D'un océan à l'autre une vie commune ranimera toute cette partie du nord de l'Amérique, et vous verrez passer à vos portes, vous recevrez les richesses des deux mondes, qu'un trafic énorme poussera dans les deux sens."

Sir Georges Cartier eut donc le double patriotisme qui, me semble-t-il, devait être celui de tout bon Canadien. Il eut ce que j'appellerai le patriotisme provincial et le patriotisme fédéral. Et nul exemple mieux que le sien ne saurait établir qu'ils ne se contredisent ni ne s'excluent. On est trop porté à le méconnaître de nos jours. On entend souvent des Canadiens aux tendances divergentes s'accuser réciproquement d'être provincialistes ou centralisateurs. Sans doute, il y a des uns et des autres parmi nous. Mais on n'est pas provincialiste — j'entends provincialiste étroit — parce qu'on est justement jaloux de l'autonomie et des droits provinciaux, pas plus qu'on n'est centralisateur quand on se borne à réclamer pour le parlement fédéral la légitime autorité qui lui est accordée par la constitution du Canada.

La vie, l'œuvre de Cartier prouvent que le dualisme patriotique dont il fut l'incarnation loin d'être une faiblesse est une force et un élément de progrès. Les deux sentiments



se confondent et se complètent. L'histoire nous démontre que le patriotisme national prend sa source dans le patriotisme régional. Pour que la patrie soit libre, forte, prospère, ne faut-il pas que la grande patrie ait la jouissance incontestée de tous ces biens? Ah! messieurs, cette vérité est apparue en traits de feu aux héros de la formidable guerre dont nous sommes sortis victorieusement avec la grâce du Très-Haut. Pourquoi le paysan de la Bretagne, de la Picardie, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Provence, se battait-il, lorsqu'il faisait de sa poitrine un rempart à sa patrie. Il se battait pour que, dans une France délivrée, triomphante, et glorifiée, il y eut une Bretagne, il y eut une Picardie, il y eut une Bourgogne, il y eut une Champagne, il y eut une Provence, tranquilles, assurées de vivre dans la paix, dans la sécurité, dans le travail fécond. Il luttait, il souffrait, il tenait, il mourait, pour que l'âme guignonne, l'âme champenoise, l'âme alsacienne et l'âme lorraine, encore une fois maîtresses de leur essor, pussent donner, par la communion sacrée de leurs oblations héroïques, à la grande âme collective de la France, une beauté rajeunie, une vertu nouvelle, des énergies retrempées, un plus magnifique rayonnement, et une plus irrésistible puissance d'expansion civilisatrice.

Ce double caractère du vrai patriotisme, à une heure moins tragique, et sur un théâtre moins illustre, sir Georges-Étienne Cartier en a donné une démonstration frappante. Il a voulu qu'il y eût dans un Canada plus grand, plus populeux, plus riche, plus fort, mieux armé pour toutes les luttes de notre âge, une province de Québec maîtresse de son orientation religieuse et nationale, libre et tolérante, autonome et généreuse, jouissant sans entraves de ses franchises, tout en contribuant et en participant largement au progrès général. De cette noble conception, réalisée à travers bien des obstacles, Cartier conservera l'impérissable honneur. Les hommes d'État ne font pas toujours tout ce qu'ils veulent. Mais l'équitable histoire ne doit pas leur refuser son hommage s'ils savent accomplir tout ce qu'ils peuvent. Cet hommage ne craignons pas de le proclamer en ce jour. Cartier l'a noblement mérité. Il a réussi dans l'élaboration du régime fédéral, à fortifier et à sauvegarder pour sa province

les droits dont sa nationalité avait obtenu progressivement la reconnaissance à travers un siècle de vicissitudes. Et cela ne l'a pas empêché de marquer sa place parmi les plus actifs constructeurs de la grandeur canadienne. Patriote et homme d'État, il l'a aimé et il l'a servi sans défaillance durant toute une vie d'inlassable labeur. Répudiant l'erreur généreuse commise à une heure critique de sa jeunesse, il a été un loyal sujet de la couronne britannique, et, en même temps, un citoyen dévoué passionnément aux intérêts de sa patrie. On peut, sans doute, signaler dans sa carrière, comme dans celle de tous les hommes politiques, des erreurs et des fautes. On n'y relèvera ni une lâcheté, ni une trahison. Fidèle à la foi ainsi qu'aux traditions de ses pères, il s'est toujours abstenu d'attenter aux convictions et aux droits de ceux qui n'étaient ni de sa croyance ni de son sang. Son caractère, son effort, ses œuvres, son amour de la justice, et son respect de la parole donnée, restent comme une leçon pour tous les hommes publics de ce pays. Et c'est incontestablement un devoir de gratitude nationale que nous accomplissons aujourd'hui par l'érection, au pied de ce Mont-Royal, d'un monument grandiose, destiné à immortaliser la mémoire de l'homme " franc et sans dol " dont le nom restera l'un des plus grands de notre histoire.

---

## COQUILLES

Il y a des collectionneurs de coquilles ; mais ils ont le tort de les chercher seulement dans les journaux ou dans les livres. De jolies découvertes sont à faire ailleurs...

Ainsi, un industriel recevait un ruban de couronne mortuaire pour y graver ces mots : "Repose en paix ! Au revoir !" Deux heures plus tard, son client lui télégraphia : " Prière d'ajouter : " au ciel ", s'il y a encore de la place."

L'imprimeur donna des ordres, et le jour de l'enterrement, lorsque la couronne fut déposée, au domicile du défunt, sur son ruban déployé les assistants purent lire : "Repose en paix ! Au revoir au ciel, s'il y a encore de la place !"



# La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE R. P. ALEXIS, CAPUCIN

## LE MARÉCHAL FOCH (1)

Le Général Foch naquit à Tarbes, Hautes-Pyrénées, le 4 août 1851, de parents foncièrement chrétiens qui lui apprirent à vivre conformément à ses croyances. Son père, secrétaire général de préfecture, et, plus tard, percepteur, passa sa vie dans de fréquentes mutations, comme la plupart des fonctionnaires, ce qui explique comment l'enfant changea souvent de collège. Il commença son cours classique au lycée de Tarbes, le continua dans les collèges de Rodez et de St-Etienne, tenus par les pères Jésuites, et fit enfin sa préparation à l'école Polytechnique à l'institution St-Clément, de Metz, sous la direction des mêmes religieux. La guerre interrompit les études de Ferdinand Foch. Il s'engagea, mais il n'eut pas le temps de prendre part aux hostilités. La paix signée, il rentra au collège de St-Clément pour se préparer aux examens de St-Cyr. Un écrivain connu, M. Joseph Mollet, raconte à son sujet un trait piquant (*Croix*, 10 déc. 1918) :

“ Des soldats allemands étaient logés au dit collège. L'un d'eux, un jour, brutalisa un des surveillants en pleine récréation. Un élève, nerveux et vigoureux, un des “grands” qui pouvait bien avoir seize ans, bondit sur le Prussien, lui appliqua les règles de la sixième leçon de boxe qu'il avait suivie avec application, et le contraignit à une retraite précipitée, sous les clameurs des camarades. Ce fut la première victoire de Foch sur les Boches.”

Reçu au concours avec le No 71, il entre à Polytechnique en 1871, et y passa les deux années du curriculum régulier de l'École.

Mais, avant de poursuivre notre récit, il convient de fournir ici à nos lecteurs Canadiens quelques brefs renseignements sur la carrière militaire, telle qu'elle est organisée en France et dans presque tous les États de l'Europe.

Il existe dans ce pays deux grandes écoles militaires : *Saint-Cyr*, pour l'infanterie et la cavalerie, *Polytechnique*, pour l'artillerie et le génie.

Pour être admis à ces écoles, il faut, d'abord être bachelier, ensuite se présenter à un concours, lequel est toujours difficile à cause du grand nombre des candidats. C'est pourquoi les postulants, avant de s'y présenter, suivent d'ordinaire un cours préparatoire.

Le stage à l'École militaire est de deux ans, après quoi l'élève a droit au grade de sous-lieutenant.

S'il est artilleur, en l'envoie alors à l'*Ecole d'application* de Fontainebleau ; s'il est cavalier, il suivra les cours de Saumur.

Lorsque un jeune officier, fatigué des loisirs des garnisons, se sent appelé à de grandes choses, il pioche, comme on dit, ses auteurs militaires et se prépare au concours pour l'École de guerre. S'il est admis, il a l'avantage de suivre pendant deux années l'enseignement des professeurs les plus distingués de l'armée française, et peut obtenir, ensuite, le brevet d'officier d'État-major.

L'officier d'état-major, attaché soit à une brigade, soit à une division, soit à un corps d'armée, soit au Grand État-major général, est toujours un homme éminent, le bras droit de son chef. Il fait les plans, écrit et transmet les ordres reçus, parfois veille à leur exécution. C'est dans l'État-major que sont choisis d'ordinaire les généraux.

On appelle officiers subalternes les sous-lieutenants, les lieutenants et les capitaines ; officiers supérieurs, les commandants, les colonels et les généraux. Le capitaine commande une compagnie d'environ deux cents hommes, le commandant un bataillon de mille hommes, le colonel un régiment de trois bataillons, le général de brigade environ huit mille hommes, le général de division deux brigades, le général de corps d'armée deux divisions. Dans la guerre actuelle où les troupes étaient innombrables, certains généraux commandèrent des armées composées de plusieurs corps et même des groupes d'armées. Tous les chiffres ci-dessus n'ont qu'une valeur approximative, car ils varient sans cesse.

La plupart des officiers prennent leur retraite dans le grade de capitaine. Ceux qui deviennent officiers supérieurs avancent, parfois, assez rapidement. Mais il est très rare de trouver un général âgé de moins de cinquante ans.

(1) Voir le *Correspondant*, 25 janvier 1915



Par ce qui vient d'être dit le lecteur comprendra que les officiers français doivent être, pour la plupart, des hommes de science et d'éducation.

Revenons maintenant à notre héros.

Le jeune sous-lieutenant Ferdinand Foch fut donc envoyé, au sortir de Polytechnique, à l'École d'application de Fontainebleau ; après quoi il prit garnison à Tarbes, sa patrie, il suivit ensuite les cours de cavalerie de Saumur, et fut promu capitaine en 1878.

Passionné de science il fut admis, 1885, à l'École de guerre, d'où, après deux ans, il sortit quatrième de sa promotion.

Son avancement dès lors, eût dû être rapide. Mais on ne favorisait guère à cette époque les cléricaux notoires. Il lui fallut attendre jusqu'en 1891 ses galons de chef d'escadron.

Son mérite finit néanmoins par percer. En 1895, il fut nommé, d'abord professeur adjoint, plus tard titulaire du cours d'histoire militaire, stratégie et tactique appliquée, poste qu'il garda dix ans, pendant lesquels, en 1898, il fut promu lieutenant-colonel.

“ Les officiers qui se sont succédé à l'École de guerre à cette époque n'oublieront jamais les impressions qu'ils reçurent de leur professeur...”

Il était le plus profond et le plus original des professeurs de l'École, laquelle comptait alors de brillants conférenciers. “ Mince, élégant, distingué, expression pleine d'énergie, de calme, de droiture, front haut, nez fin et droit, yeux gris bleu regardant bien en face. Voix grave, rude, monotone, geste rare, mais conviction et autorité qui s'imposaient à tous.” Les théories sur l'influence du moral dans la guerre, sur la supériorité de l'homme sur le matériel, lui conquièrent dans la jeune armée des disciples enthousiastes. On jurait par lui.

Un événement fâcheux mit un terme à l'enseignement du savant professeur. En 1900, le général Langlois fut remplacé comme commandant de l'École de guerre par le général Bonnal qui préconisait des vues nouvelles et des méthodes différentes de celles jusque-là en honneur. Ce changement de doctrine entraînait un changement de personnel. Foch ainsi que plusieurs de ses collègues furent sacrifiés.

Il accepta stoïquement sa disgrâce, et s'en vengea noblement en publiant le résumé de ses cours en deux volumes intitulés : *Des principes*

*de la guerre. De la conduite de la guerre ; ouvrages qui devinrent rapidement classiques dans l'armée française et dans toutes les armées européennes.*

Lieutenant-colonel au 29e, à Laon, colonel en 1903 au 23e à Rennes, il se consola des déboires que ses convictions religieuses lui attiraient en faisant plus son devoir. Austère sans être tâtilon, il corrigeait ses subordonnés sans les blesser et gagnait leur cœur en même temps que leur respect. Tout le monde reconnaissait en lui les qualités qui font les grands chefs.

Il fut enfin et bien tardivement promu brigadier en 1907, à l'âge de cinquante six ans.

C'est alors qu'un événement inattendu décida de sa fortune. M. Clémenceau, *le tigre*, devint premier ministre, Radical et anti-clérical endurci, Clémenceau a, du moins, trois qualités : il aime sa patrie, il est intelligent et il sait vouloir.

Il invita donc un jour à dîner le général Foch, et pendant le repas, il lui dit d'un ton détaché : “ A propos, vous savez, je vous ai nommé commandant de l'École de guerre.”

“ — Je vous remercie, Monsieur le Président, répondit Foch, mais vous ignorez sans doute que l'un de mes frères est Jésuite ? ”

... “ Je le sais, mais je m'en moque. Vous ferez de bons officiers ; c'est la seule chose qui compte.”

Le nouveau commandant fit, en effet, une foule de bons officiers et s'acquitta la reconnaissance de l'armée.

Rentré dans les corps de troupe, Foch devint en 1911, commandant de la 13e division, à Chaumont. L'année suivante, il fut mis à la tête du 8e corps d'armée et, peu après, à la tête du fameux 20e corps, à Nancy, le corps d'élite, les divisions de fer face à l'ennemi. C'est là que la guerre le surprit. Que dis-je ? Il ne fut point surpris, il l'attendait (2).

Ses premiers coups lui furent bien cruels. Dès le mois d'août, il perdit successivement son fils unique et l'un de ses gendres, et assista à ce qui semblait être la débâcle de nos armées. Mais il ne perdit pas son imperturbable sérénité.

(2) Si tout le monde s'attendait à la guerre, l'Allemagne seule la préparait. Nous en trouvons la preuve dans le fait que Foch prenait tranquillement ses vacances en Bretagne, lorsque, le 26 juillet, un télégramme lui fit immédiatement rejoindre son poste au front.





LE MARECHAL FOCH



A la bataille de la Marne, mis à la tête de la 9<sup>e</sup> armée qui formait le centre et la clef de notre immense ligne, il est attaqué avec fureur par l'ennemi qui cherche à s'ouvrir un passage au château de Montdement sur les marais de Saint Gond. Pendant trois jours il plie sous le choc, mais, chaque matin il reprend l'offensive comme si de rien n'était. Finalement sa tenacité est récompensée. L'ennemi s'arrête, puis recule ; la victoire est gagnée, la France est sauvée, et avec elle la liberté du genre humain.

On attribue généralement à Foch l'immense issue de la bataille ; mais la chose n'est pas démontrée, car tous les chefs d'armée furent admirables. Ce qui est certain c'est qu'il eut à son succès une très grande part.

Depuis lors, son rôle dans la guerre ne cesse de grandir. Vers la fin d'octobre de cette même année 1915, l'ennemi, furieux d'avoir manqué Paris se jette sur Calais pour, de là, insulter l'Angleterre. L'armée du maréchal French résiste désespérément dans les lignes de Flandres. Foch qui apprécie les Anglais et qui est apprécié d'eux à son mérite, vole à leur secours en qualité d'adjoint du général en chef. Il soutient leur moral en attendant que les renforts arrivent, rétablit la liaison entre Anglais, Français et Belges, et, finalement, barre la route aux Allemands. Si l'on en croit les chroniqueurs, cette bataille des Flandres, où cinq corps alliés résistèrent pendant trois semaines à quinze corps allemands, coûta à ces derniers deux cent-cinquante mille hommes.

Sir John French, dans son rapport officiel sur cette fameuse bataille, a rendu, avec sa hauteur d'âme coutumière, un hommage éclatant à l'aide amicale et efficace que lui apporta le général Foch dans ces difficiles circonstances.

Foch reçut en 1914 la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, en 1915 le ruban de grand-croix, enfin en 1916, gloire suprême, la médaille militaire qu'il obtient en récompense de l'offensive de la Somme à qui Verdun doit probablement son salut, offensive dont il fut le véritable directeur.

Nommé successivement commandant d'un groupe d'armées, membre du Comité inter-allié, chef d'état-major du général Pétain, 1917, il devint le cerveau de nos armées. Inspirateur de nos admirables officiers d'état-major

qu'il tuait de travail, mais qu'il encourageait et appréciait, il témoigna aux grands chefs de nos armées la confiance et l'estime dont ils sont dignes à tous les titres. En octobre 1917, après le désastre de l'Isonzo, il accourut en Italie et contribua par ses conseils au redressement de la ligne italienne. Mais il est temps d'arriver au point culminant de sa carrière.

Nous sommes au printemps de la présente année 1918. L'ennemi a terrassé la Russie, il occupe la Roumanie ; tout a plié devant lui. Mais il n'ignore pas que sa cruelle campagne sous-marine lui a suscité, de l'autre côté de l'Atlantique, un adversaire redoutable, et que chaque mois, deux cent mille Américains débarquent dans nos ports. C'est pourquoi il décide d'en finir, avec nous, avant que ces nouveaux renforts soient utilisables.

Il accumule en hâte toutes les divisions devenues inutiles sur la frontière russe, et décide de nous écraser sous le nombre, dut-il sacrifier la fleur de ses armées.

Quelque opinion qu'on ait des Allemands on ne peut refuser le courage à leurs troupes et le talent à leurs officiers.

L'offensive générale commence le 21 mars dans la direction d'Amiens. Elle a des effets foudroyants : l'armée du général Gough culbutée, 90,000 prisonniers, treize cents canons capturés dans dix jours. Toutefois, grâce à l'aide des divisions françaises accourues, le front bousculé n'est pas rompu, la liaison des armées alliées reste intacte. D'ailleurs, de l'effarement causé par le désastre naît un grand bien, j'entends l'unité du commandement, depuis si longtemps réclamée, jamais obtenue. Grâce en soient rendues au président Wilson, au premier ministre Lloyd George, et à M. Clémenteau !

Le 24 mars, dans une réunion tenue à la mairie de Doullens, on demande à Douglas Haig et à Pétain de vouloir accepter pour généralissime Foch, leur collègue et leur ami. Ils s'inclinent avec une générosité qui les honore grandement, et, dès ce jour, l'espoir renaît dans tous les cœurs.

Dans ces cruelles conjonctures, si l'intérêt des Allemands exigeait des attaques brusquées et le coup de foudre nécessaire à une prompte terminaison de la guerre, il sautait aux yeux que l'intérêt des Alliés leur commandait la tempori-



sation. De la sorte ils usaient l'ennemi et donnaient à l'armée américaine en formation le temps de jeter son poids dans la balance.

Aussi que voyons-nous? Dès le 9 avril les Allemands se portent dérechef à l'offensive avec une force de choc irrésistible, poussant simultanément sur Boulogne et sur Calais. Nos troupes débordées reculent lentement pendant dix jours. Mais nulle part elles ne se rompent. Et finalement l'ennemi épuisé par des pertes énormes, s'arrête pour prendre souffle.

Le 27 mai, nouvelle offensive, cette fois dans la direction du Sud. L'Aisne est franchie. Soissons tombe, la Marne est atteinte, Château-Tierry, Montdidier, Noyon sont pris, l'ennemi fonce droit sur Paris. Sous l'effort allemand notre ligne s'infléchit de nouveau violemment, mais elle ne se brise point. Bientôt les Américains arrivent à la rescousse et commencent à grossir nos rangs. La bataille se poursuit avec une fureur croissante pendant tout le mois de juin.

Et maintenant voici juillet. Les Allemands au désespoir tentent du côté de Reims une suprême et vaine offensive. Gouraud les bat, Mangin les culbute 18 juillet 1918.

C'en est fait ; ils sont aux abois. Combien ont-ils perdu de monde? On l'ignore. Peut-être près d'un million d'hommes. Quoiqu'il en soit, leur conviction est faite désormais ; ils savent bien qu'ils ne passeront jamais.

L'heure attendue par nous depuis cinq ans a donc enfin sonné. Nous avons maintenant avec nous la vaillante armée américaine et nous sommes commandés par Foch. Nous allons, à notre tour, commencer l'offensive qui décidera de la victoire.

Mais Foch est un docteur ès arts de la guerre ; il ne procédera pas comme Luderdorff, à la façon du taureau furieux qui se rue tête baissée, renversant tout devant lui, jusqu'à ce que finalement, il tombe sur les genoux ; il procédera méthodiquement, faisant manœuvrer ses divisions avec le même sang-froid que les pièces d'un échiquier ; économe du sang de ses hommes ; frappant des coups violents mais mesurés, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt au nord, tantôt au sud ; s'arrêtant dès qu'apparaissent les réserves de l'ennemi, et portant ailleurs son attaque ; jusqu'à ce que l'énorme colosse prussien qui semblait invincible s'arrête, hésite,

recule et croule avec une rapidité qui tient du prodige.

Le professeur de tactique donne le signal de l'attaque le 18 juillet 1918. Aussitôt Fayolle, Mangin, Degoutte vont de l'avant sur un front de dix lieux tandis, qu'au Nord, les armées de Haig s'ébranlent. Partout les Allemands commencent à reculer. Le 30, Soissons est à nous. Le 7 août, la France ivre de joie décerne au généralissime le bâton de Maréchal. Le 9, l'avance Anglo-française se dessine sur le front de la Somme. Le 12 les Allemands plient partout. Le 4 septembre les Anglais nettoient les Flandres belges et françaises. Le 13, l'armée américaine inaugure sa vie individuelle en écrasant la poche de St-Mihiel et en capturant vingt mille ennemis.

Cependant les Bulgares capitulent sous les coups de l'intrépide Franchet d'Esperey, 30 sept. Les Turcs, succombent un mois plus tard, 30 oct. Les Autrichiens, trois jours après, s'effondrent, 3 nov.

Restent seuls les Allemands. Rendons hommage à ces barbares ; ils sont braves et bien commandés ; la mauvaise fortune ne parvient pas à briser leur discipline. Le 18 octobre les Anglais libèrent, avec Lille, la plus riche province de la France. Partout les Belges, les Anglais, les Français, les Américains poussent en avant. L'ennemi se replie en désordre, non en déroute. Depuis trois mois il a perdu 420,000 prisonniers, 4,000 canons, 30,000 mitrailleuses. C'en est fait, sa cause est désormais désespérée.

Berlin se révolte, l'empereur Guillaume fuit en Hollande, 10 nov. ; et, le lendemain, 11 novembre 1918, un armistice général est signé.

La guerre avait duré quatre ans, trois mois et dix jours.

Le lendemain, 12 novembre, le maréchal Foch adressait à ses soldats la proclamation suivante :

“ Officiers, sous-officiers et soldats des armées alliées. Après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit. Vous avez gagné la plus grande bataille de l'histoire et sauvé la cause la plus sacrée, la liberté du monde.

“ Soyez fiers !



“ D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux. La postérité vous garde sa reconnaissance.”

“ Le maréchal de France, commandant en chef des armées alliées.

FOCH.”

Il semblait que la patrie avait épuisé en faveur de son glorieux fils, toute sa réserve de lauriers. Et pourtant, l'Académie française lui réservait encore une couronne. Elle l'admit, par un vote unanime et *proprio motu*, dans son sein, 21 novembre 1918.

Tel est notre héros chrétien. Car c'est bien un héros chrétien. Aux félicitations qu'on lui prodiguait il répondit : “ Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Je n'ai pas fait ces grandes choses. C'est Dieu qui les a faites par moi.”

*Non nobis Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam.* Le maréchal a bien raison. Pour qui sait voir et penser, la main de Dieu s'est clairement manifestée dans nos victoires. La dévotion au Sacré-Cœur a attiré sur la France les bénédictions d'En Haut. Le 29 juin 1918, le clergé français faisait au Sacré-Cœur des supplications nationales, auxquelles, à la demande de l'épiscopat, le peuple entier s'unissait, 4 août, dans des cérémonies inoubliables. Enfin, le 18 juillet, le général Foch, agenouillé dans la petite église de son quartier général, consacrait au Sacré-Cœur les armées dont il avait la charge et demandait une victoire prompte et définitive, une paix glorieuse pour la France. (*Croix*, 8 décembre 1918).

Ajoutons, en baissant humblement la tête, que le Gouvernement s'est refusé jusqu'à la fin à prendre une part quelconque aux prières publiques.

FR. ALEXIS, *cap.*

### LES JOURNAUX A DEUX SOUS

Le 31 août, Madame cause avec une amie :

— C'est désolant, ma chère, ces augmentations continuelles ; voici qu'à partir de demain les journaux seront à deux sous ; moi qui en achète plusieurs chaque jour, cela me fera une différence . . .

*Le petite Lucette.*— Et aujourd'hui, maman, combien qu'ils coûtent ?

*Maman.*— Un sou seulement.

*Lucette.*— Et bien alors, il faut en acheter aujourd'hui pour au moins un mois. Cela fera une grosse économie . . .

## Un coup de la bonne Vierge

**I**L y avait dans une compagnie, un petit jeune homme qui était entré au service l'année d'avant et qui m'intéressait, parce qu'il avait l'air malheureux. Il était bon enfant, doux comme un agneau, pas querelleur du tout ; mais dame ! il était comme presque tous les jeunes conscrits qui arrivent du village : ce n'est pas méchant, mais c'est faible ; si faible, qu'une puce les ferait reculer en leur montrant ses cornes. N'allez pas croire, au moins, que ces garçons-là n'ont pas de cœur, et qu'ils aient peur quand il s'agit de se battre ! Le soldat français endosse le courage avec l'uniforme, et jamais on ne l'a fait reculer sur un champ de bataille. Mais c'est vrai qu'il est moins brave quand il s'agit de Dieu que quand il s'agit de son pays, et, le plus souvent, celui qui avalerait sans sourciller un coup de baïonnette, n'ose pas braver un coup de langue. C'est que la langue mord tout autant, et c'est plus difficile à parer.

Pour lors donc, je m'intéressais à ce jeune homme, je voyais qu'il était chrétien dans le fond, et je tâchais de lui donner un peu de courage. Je lui faisais de beaux raisonnements pour lui montrer qu'il était aussi honteux de mentir à sa conscience par respect humain, que d'abandonner son drapeau ; que ceux qui le détournaient de ses devoirs par leurs railleries se moquaient de lui derrière son dos, et qu'ils l'estimaient d'autant moins qu'il osait moins leur résister. J'avais beau dire, c'était comme si je chantais, et, au fait, les raisonnements n'ont jamais converti personne, excepté quand Dieu se met de la partie. Heureusement qu'il s'en mit pour mon pauvre camarade, comme vous allez le voir tout à l'heure.

En attendant, voyant que mes paroles ne profitaient guère, je ne lui disais plus rien ; je me contentais de lui témoigner de l'amitié et de le suivre de l'œil, et je le voyais qui dégringolait, qui dégringolait tous les jours ; c'était vraiment pitié ! Qu'il y ait des gens qui prennent ainsi plaisir à corrompre et à perdre de pauvres enfants sans force et sans défense, c'est vraiment ignoble ! . . . D'abord, à son arrivée au régiment, il avait voulu dire ses prières dans son lit ; mais un camarade l'avait aperçu, s'était moqué de lui, et il avait bien vite rengainé son



signe de croix. Une autre fois, il avait été surpris à l'église, un dimanche, en flagrant délit de messe. A partir de ce moment-là, plus de dimanche, plus de messe, plus d'église ; il n'y avait point remis les pieds. C'est lui-même qui m'a raconté tout cela depuis. Une autre fois encore, on l'avait mené au cabaret, et quoiqu'il n'aimât pas boire, il s'était grisé, uniquement pour faire comme les autres. Enfin, il était devenu un franc mauvais sujet, et la salle de police commençait à jouer un joli rôle dans ses états de service...

Et pourtant, je me disais à moi-même : " Il y a du bon dans ce garçon-là : le cœur n'est pas gâté, la foi y est encore, et le bon Dieu en a ramené de plus mauvais que lui."

Un soir, c'était un jour de fête, j'allais à Notre-Dame-des-Victoires : c'est une église près du Palais-Royal, à Paris, où se tient cette fameuse archiconfrérie de la sainte Vierge, qui prie pour la conversion des pécheurs et qui s'étend sur toute la terre ; une pauvre petite église, sans apparence, qui est cachée au milieu d'un pâté de maisons, mais que le bon Dieu connaît bien, je vous en réponds, et que tous les bons chrétiens connaissent bien aussi. Je traversais les galeries du Palais-Royal, quand voilà que j'aperçois mon garçon qui flanait et qui regardait les boutiques. Je vais à lui, et lui demande ce qu'il fait là.

— Ma foi, qu'il me répond, je m'ennuie. J'ai une permission de spectacle pour ce soir ; je devais y aller avec un camarade ; mais il ne peut pas y venir ; et comme ça m'embête d'aller rire tout seul, je ne sais que faire de ma soirée.

— Viens avec moi, que je lui dis, en riant. Je vais aussi à un spectacle, et je te promets que tu y auras de l'agrément.

— Et où vas-tu ?

— A Notre-Dame-des-Victoires.

— Qu'est-ce que cela Notre-Dame-des-Victoires ?

— Viens-y et tu le sauras.

— C'est une église, n'est-ce pas ?

— Eh ! bien, oui, c'est une église. Tu y allais bien tous les dimanches, quand tu étais au village ; pourquoi, à Paris, ne voudrais-tu pas y aller une fois en passant ?

— Non, me dit-il ; vois-tu, il y a trop longtemps que je n'y suis pas allé ; je ne sais plus seulement mon Pater. Vas-y si ça te fait plai-

sir, je ne t'en empêche pas, et je trouve même que tu fais bien ; mais, pour moi, je n'irai pas ! non, je ne veux pas y aller !

Je tâchai de le faire changer d'idée, et je vis bien qu'il était ébranlé : mais je ne pus achever de le décider ; et, lui ayant souhaité bien du plaisir, je continuai mon chemin. Seulement, je marchais doucement, et je tournais la tête, parce que je voyais qu'il me suivait de loin et qu'il semblait avoir envie de me rattraper. Enfin je m'arrête devant une boutique pour l'attendre, et, quand il fut près de moi :

— Voyons, que je lui dis, ne fais pas la bête. Tu voudrais venir avec moi, et tu n'oses pas me le dire.

Et comme il ne répondait pas :

— Allons, ajoutai-je, en avant, marche ! et à Notre-Dame-des-Victoires ; ne vois-tu pas, rien qu'au nom, que c'est là l'église des soldats ?

Je le pris pas-dessous le bras ; il se laissa faire, et nous arrivâmes, sans parler, à la porte de l'église. Nous entrons, et voilà, d'abord mon pauvre garçon tout étonné de voir le chœur tout rempli d'hommes, jeunes gens à moustaches et vieillards à cheveux gris.

— Comment ! me dit-il à voix basse, à Paris même, il y a tant d'hommes que cela dans les églises ?

— Est-ce que tu crois, que je réponds, que le bon Dieu n'a pas fait les Parisiens tout comme les autres ?

L'église était remplie de fidèles ; l'office n'était pas encore commencé, et le silence de la prière était partout. Des cierges, des lampes éclairaient l'assemblée, dont aucun bruit ne troublait le profond recueillement. Moi, je priais comme tout le monde.

— Quel est ce vieux prêtre qui a l'air si vénérable et qui monte dans la chaire ? me demanda mon camarade tout à coup, en me poussant du coude.

Je levai les yeux :

— C'est un missionnaire, lui répondis-je tout bas ; il est actuellement le curé de l'archiconfrérie, je te dirai son nom tout à l'heure ; pour le moment il va parler, écoutons-le.

Tandis qu'il prêchait, je lorgnais de côté mon camarade, qui changeait à vue d'œil. Il était évidemment très ému ; il ne quittait pas des yeux le prédicateur, dont la voix solennelle et



touchante, tremblante et forte en même temps, semblait entrer jusqu'au fond de son cœur.

Quand il eut cessé de parler.

— Tu vois bien, que je dis, ce prêtre que tu as si bien écouté ; et ! bien, c'est un ancien militaire.

— Lui, pas possible !

— Comme je te le dis, il a quitté l'uniforme pour la soutane ; et, après avoir servi son pays comme un brave officier, il s'est enrôlé dans l'armée du bon Dieu. Qu'on dise, après cela, que la religion n'est pas faite pour nous, et qu'elle est bonne seulement pour les femmes !

Mon camarade était de plus en plus agité. Toutes ses idées, tous ses sentiments d'autrefois lui revenaient sans doute dans le cœur, et je me disais en même temps : “ Bon ! voilà Dieu qui frappe à la porte, et je crois bien qu'il ne va pas tarder à entrer.”

On commence les Litanies de la Vierge, cette belle et simple prière où il y a place et consolation pour toutes les misères, pour toutes les douleurs. Il se mit à genoux, ce qu'il n'avait pas encore fait. Je vis au mouvement de ses lèvres qu'il priait, et quand on arriva à ces mots admirables : “ *Refugium peccatorum, ora pro nobis* : Refuge des pécheurs, priez pour nous ! ” quand il les entendit répéter trois fois sur un ton suppliant par l'assemblée toute entière, ma foi ! il n'y tint plus : ses yeux se remplirent de larmes, et il cacha sa tête dans ses mains.

C'est fini, il était converti, et je me dis, toujours à part moi :

— Voilà un gaillard qui, demain, vaudra cent fois mieux que moi, si la chose n'est déjà faite à l'heure qu'il est.

L'office fini, tout le monde se leva pour partir, et la foule des fidèles s'écoula lentement. Lui, restait toujours à prier. Enfin, voyant que nous étions tous les deux et qu'on allait éteindre les lampes, je lui touchai le bras et lui dis : “ Il faut nous en aller, on va fermer les portes de l'église.”

— Déjà ! me dit-il avec étonnement.

Déjà ! excusez ! il y a près de deux heures que nous étions à l'église ! mais c'est toujours ainsi. Ces enfants prodiges sont les chéris du bon Dieu.

Il faut avouer aussi, pour être juste, que le camarade avait un rude arriéré à solder.

Enfin, pour une raison ou pour une autre, c'était comme cela.

Nous sortons de l'église, il n'y avait plus personne sur la place : voilà qu'il se jette à mon cou et qu'il m'embrasse, en me remerciant, en m'appelant son sauveur, son seul ami, que sais-je ! un tas de choses qui me faisaient venir la larme à l'œil.

— Eh ! bien, que je lui dis, t'avais-je trompé en te promettant que je te ferais passer une bonne soirée ?

— Certes, ami, elle est bonne, me répondit-il, je m'en souviendrai toute ma vie ! Tu ne saurais croire, vois-tu, quel effet m'a produit la voix et les paroles du vieux prêtre. J'en suis encore tout ému.

Le lendemain, je le menai à une de ces écoles de soldats qui font tant de bien à l'armée. Il y trouva ce qu'il voulait : un excellent prêtre, tout dévoué aux soldats, des amis, de l'instruction, de bons conseils, de bons exemples ; et, depuis ce moment-là, il ne broncha plus. Pas un jour de salle de police, pas un jour de consigne, pas une visite au cabaret, rien ! Il est devenu le meilleur chrétien et le meilleur soldat du régiment. Après avoir fini son temps, il est retourné au pays ; il s'y est marié, et il est encore le modèle de tous les braves gens.

UN SOLDAT.

## OU VOUS VOUDREZ...

Le marquis de Bièvre dînait un soir chez un grand seigneur, où l'on faisait fort bonne chère.

On apporta un magnifique faisán rôti que le maître de la maison fit déposer devant M. Bièvre.

— Marquis, lui dit-il, vous qui êtes adroit, vous allez nous découper cette pièce.

— Vraiment, vous m'embarrassez beaucoup, répondit celui-ci, où dois-je l'entamer ?

— Où vous voudrez.

Appelant alors un des laquais qui servaient à table, le marquis lui mit le plat dans les mains.

— Portez ce faisán dans mon carrosse, dit-il, je l'entamerai chez moi.



## Madame Gaspilletout

Madame Gaspilletout est une femme comme on en voit plusieurs. C'est un bijou de femme. Elle serait une perfection sans ce malheureux petit défaut qui...

— Ah ! Un défaut ?

— Eh oui ! Figurez-vous que madame n'est pas capable de compter.

— Vous ne me dites pas ! Elle ne sait pas son arithmétique ?

— Bien sûr qu'elle la sait !

— Alors, quoi ?

— Alors... madame n'a pas de temps de tenir ses comptes. Et puis, quand même elle aurait le temps, elle n'a pas, à la fin de la semaine, un sou vaillant à compter.

— Comment pas un sou ? Son mari gagne plus de trois piastres par jour, et son garçon au moins une et quart.

— Je le sais. Chaque semaine il entre au moins \$35. à la maison.

— Et avec cela, ils n'ont pas un sou à mettre de côté, ces Gaspilletout ! Que font-ils donc de leur argent ?

— Allez-y voir ! Ce n'est pas, semble-t-il, le mari qui les dépense. Quelle bonne pâte d'homme, sage comme une image et qui ne boit que de l'eau ! Si mon Jacques lui ressemblait !...

— Oui, c'est étrange. D'ordinaire c'est l'homme qui par la boisson, le jeu, gaspille le meilleur du salaire, mais monsieur ne joue pas, ne fume pas, ne boit pas, c'est un homme parfait, quoi !

— On les vole peut-être ?...

— Ils n'ont pas de domestiques.

— Alors, c'est un mystère !

\*

\* \*

Le mystère s'explique.

Midi. A table.

— Seigneur ! quelle pile de tranches de pain !

On en laisse. Elles sèchent. Au rebut !

— Tiens, de la soupe en boîte !

— Ah ! ma chère, quelle belle invention !

La soupe est si vite faite ainsi !

Oui, mais ça coûte cher.

— Pristi ! Les plats sont fournis ! on nourrirait un escadron. Vous en avez pour trois jours à servir du réchauffé.

— Ah ! je déteste le réchauffé. Il faudrait faire des ragoûts, et mon mari fait la grimace.

— Et les restes ?

On les jette.

Pendant que ces sauces mijotent et que ses marmites chantonnent, Madame lit le feuilleton de *la Presse*. "Passionnant, ma chère, ce roman".

Oui, tellement qu'elle oublie soupe, viande, patates. Et alors patates, viande, soupe, tout est brûlé.

Madame en prend facilement son parti.

— Blanche, ma chérie, cours acheter une boîte de saucisse... va vite ! Rapporte aussi une boîte de tomates.

Et l'on mange froid... et cher.

L'épicier se frotte les mains.

Au printemps dernier, madame Gaspilletout a oublié de mettre des boules à mites dans l'armoire où sont serrés les habits d'hiver. L'automne arrive :

— Ah ! ces misérables mites ! Elles ont tout mangé ! Voyez ces trous ! Et dire que j'avais payé ces étoffes cinq piastres la verge.

Il faut des habits neufs.

Madame ne bouche jamais les petits trous dans le linge ou les vêtements ; elle attend qu'ils soient gros, si gros que le raccommodage est impossible.

Il faut encore du neuf.

Le tailleur se frotte les mains.

Madame très souvent "est sortie". Cécile veut un chapeau, Blanche une paire de chaussure, le petit Louis, une casquette. Alice court sur ses dix-sept ans ; il lui faudra un piano. Elle aime tant la musique la chère enfant !

Et madame trotte d'un magasin à l'autre, marchande ici, achète là, revient enfin à la maison, ses paquets sous le bras... et trop tard pour préparer le souper.

— Blanche, ma chérie, cours vite acheter ceci et cela !...

Et puis il y a la mode, la sotte mode, que Madame révère et suit scrupuleusement.

Ah ! voilà un scrupule qui fait terriblement maigrir la bourse familiale. La pauvre bourse ! Elle est plate, d'une platitude incurable.



Quand par malheur elle se gonfle, c'est des factures du tailleur, de l'épicier, du cordonnier, du boulanger...

Et c'est qu'elle risque gros, bien gros, madame Gaspilletout. Qu'une maladie, un chômage ou un accident surviennent, c'est la misère, la misère noire qui entre au logis. Adieu ! piano, habits neufs, chapeaux à la mode... adieu ! pour toujours.

L'avenir devrait l'inquiéter. L'avenir, elle n'y songe pas. Elle vit au jour le jour, sans souci du lendemain, comme un sauvage. On me dit qu'on l'a vue au théâtre et au scope, c'est probable.

Et voilà comment s'explique le mystère. Il n'y a jamais d'argent dans le porte-monnaie des Gaspilletout. Rien d'étonnant : il est percé comme une écumoire. Ce qui entre passe à travers.

\*

\* \*

Madame Gaspilletout, je ne vous connais pas ; mais je vous plains de tout mon cœur et vous crie : " Prenez garde ".

Accepteriez-vous un conseil ?

Prenez une feuille de papier, blanche et longue. D'un coup de crayon, divisez-la en deux du haut en bas. Sur le côté gauche, en haut écrivez de votre plus belle écriture : *entrée* ; à droite : *sortie*. Sous le mot *entrée*, alignez jour par jour l'argent qui entre chez vous. Sous le mot *sortie*, notez soigneusement l'argent qui sort de chez vous, ou qui en sortirait si vous payiez comptant.

Ne trichez pas. Soyez exacte. Depuis les cinq piastres jusqu'aux billets de char, écrivez tout.

Faites cela quinze jours durant et additionnez.

Si... écoutez-moi bien, madame Gaspilletout, si après cela, vous gaspillez encore, c'est que vous n'avez pas de cœur gros comme ça.

Non ; vous n'avez pas de cœur !

Vous avez beau sourire à votre mari, embrasser vos enfants tous les soirs, vous plier à tous leurs caprices, vous avez beau soupirer et pleurer au mélodrame ou aux vues animées, je vous le répète, madame Gaspilletout, vous n'avez pas de cœur.

Pensez-vous aimer votre mari, quand l'argent qu'il se tue à gagner, vous le dépensez au

fur et à mesure, à vous amuser, à flatter votre paresse et votre vanité ?

Croyez-vous aimer vos enfants, quand vous leur préparez un avenir de misère en jetant au vent l'argent qui devait les établir, en leur donnant cet exemple de gaspillage qu'ils ne suivront que trop facilement.

Vous aimez Dieu, dites-vous. Et vous vous acquittez si mal de la tâche qu'il vous a confiée : élever, éduquer votre famille ! Est-ce bien cela qu'on vous prêche à l'église ? Est-ce dans le catéchisme qu'on vous conseille une pareille conduite ?

Madame Gaspilletout, prenez garde !

On ne joue pas avec ses devoirs d'état. On ne joue pas avec l'avenir, avec l'âme de ses enfants.

Si la mère ne sait pas ménager, ses enfants seront des gaspilleurs ; ils jetteront leur argent dans les rues, les buvettes et ailleurs ; ils jetteront leur âme au diable.

— Oh Père ! c'est bien moi qui pensais à tout cela !

— Ah ! vous n'y pensiez pas ! Eh bien, madame, il est grand temps.

Pensez-y !

[B. P. de N.-D. du Chemin.]

## Éphémérides canadiennes

SEPTEMBRE 1919

1er septembre.— La Fête du Travail à Québec est marquée par une magnifique procession organisée par les Unions ouvrières nationales catholiques de Québec et de Lévis. Le défilé dure plus d'une heure et demie. Plusieurs chars allégoriques y figurent ; on admire entr'autres, le navire " le National " construit par les ouvriers des Usines Devie, de Lévis. Dans l'après-midi, il y a des amusements au parc de l'Exposition où se donnent rendez-vous plus de 40,000 personnes.

— A Ottawa, la cérémonie de la pose de la pierre angulaire, à la tour centrale du nouvel hôtel du Parlement, coïncidant avec l'ouverture de la Session, et présidée par Son Altesse Royale



le prince de Galles, donne lieu à une fête grandiose.

— A Montréal, à l'âge de 59 ans, décède M. J.-R. Genin, président de la Chambre de Commerce française, de cette ville, fondateur de l'importante maison Genin & Trudeau.

A l'Exposition de Québec, en présence de sir Charles Fitzpatrick, lieutenant-gouverneur de la province de Québec et de lady Fitzpatrick, on remet à M. Ph. Dufour, M.P.P., la médaille d'or du Mérite Agricole, et les décorations aux autres Lauréats.

3.— On reçoit à Québec les bonnes feuilles du *Manuel de l'histoire du Canada* que M. l'abbé Adélar Desrosiers vient d'écrire en collaboration avec la M. Camille Bertrand,

Fort volume de 500 pages, couvrant tout le terrain, depuis les origines jusqu'à la présente visite du Prince de Galles au Canada, cet ouvrage nous paraît propre à rendre les plus précieux services aux élèves comme aux maîtres.

4.— Le Gouvernement conservateur de l'honorable M. Arsenault, à l'Ile-du-Prince-Edouard, défait aux dernières élections générales, donne sa démission, et le chef de l'opposition, M. J.-H. Bell, est appelé à former une nouvelle administration.

— Le Sénat canadien passe outre aux objections de l'opposition, réclamant plus de délai, et il décide d'adopter sans retard sur proposition du gouvernement, une résolution favorable à la ratification du traité de paix avec l'Allemagne.

5.— Le chef de l'opposition fédérale, M. Mackenzie King, a reçu l'offre unanime de la candidature libérale, pour la prochaine élection complémentaire, dans la circonscription de Prince, Ile-du-Prince-Edouard, et il l'a acceptée, par dépêche.

6.— Le dévoilement et l'inauguration officielle du monument élevé à la mémoire de sir Georges-Étienne Cartier, à l'occasion du centenaire de cet homme d'État canadien, a donné lieu à des fêtes impressionnantes à Montréal, en dépit de l'inclémence de la température.

9.— Winnipeg a fait une réception magnifique à S. A. R. le Prince de Galles ; jamais foules plus nombreuses ne se sont trouvées, dit-on, rassemblées dans la capitale manitobaine.

— M. Boudreau, greffier du Conseil privé fédéral, se rend à Charlottetown pour administrer le serment d'office à l'honorable M. Murdock MacKinnon, le nouveau lieutenant-gouverneur de l'Ile-du-Prince-Edouard.

— Le premier acte officiel du Nouveau Gouverneur est de recevoir le serment d'office des membres du nouveau cabinet Bell, libéral, appelé à administrer les affaires provinciales de l'Ile-du-Prince-Edouard. Les nouveaux ministres sont MM. Bell, premier ; Lea, secrétaire-trésorier, et commissaire de l'Agriculture ; Crosby, commissaire des Travaux publics ; Johnston, solliciteur-général ; Hughes, Gallant, Cox, MacDonald et Nash, sans portefeuilles. Le futur Orateur de la Législature sera M. Duffy.

10.— Dans la chapelle des RR. PP. Jésuites, rue Dauphine, le R. P. Lemay, célèbre la messe du Saint-Esprit à l'occasion de l'ouverture des tribunaux de Québec. Au Palais de Justice, l'honorable juge Lemieux et M. Ferdinand Roy, avocat, batonnier de Québec, prononcent des discours font remarquables.

11.— Madame Minnie Bell Adney, professeur de musique à St-Jean, N.-B., pose sa candidature à l'élection complémentaire de Carleton-Victoria, N.-B., le 20 octobre prochain, en qualité de partisan du Gouvernement d'union, et comme champion déterminé de l'abaissement du coût de la vie. Elle sera la première femme canadienne à s'offrir aux suffrages de l'électorat dans une élection fédérale.

— Les postiers de Winnipeg, décident unanimement de ne point s'affilier au Conseil des Métiers et du Travail, et de ne participer plus à aucune grève locale ou de sympathie.

12.— Aux Communes d'Ottawa on donne le premier vote de la session sur l'amendement Fielding-Lapointe, qui propose au projet d'approbation du traité de Versailles une réserve importante. L'amendement est repoussé par un vote de 102 à 70, soit une majorité de 32 seulement, l'une des plus faibles qu'ait encore obtenues le Gouvernement d'union. La motion Borden pour l'approbation sans réserve, est ensuite déclarée adoptée, sur la même division.

13.— S. E. le cardinal Amette, archevêque de Paris, transmet une cordiale invitation à son vénérable collègue de Québec, S. E. le cardinal



Bégin, d'aller lui-même, ou de se déléguer un substitut, pour représenter le Canada aux grandes fêtes religieuses qui auront lieu, le 16 octobre prochain, dans la capitale de la France, à l'occasion de la consécration solennelle de la Basilique française du Vœu national, le Sacré-Cœur de Montmartre.

15.— Ouverture à Ottawa, de la Conférence industrielle du Travail. Plus de deux cents délégués y prennent part. Le Ministre du travail, à Ottawa, oublie d'y inviter les syndicats nationaux et catholiques.

17.— Fondation à Québec d'un nouveau syndicat catholique des Employés de Magasins de Québec, au nombre de 500. Les femmes en font partie.

18.— A une heure ce matin deux bandits armés volent un wagon-poste sur la ligne de l'Intercolonial, entre Saint-Charles et Montmagny, après avoir ligoté les cinq commis proposés aux malles. Près de \$71,000. en billets de banque ont été volés.

19.— On annonce le retour au Canada des Pères Bénédictins, avec l'intention de se fixer dans la province de Québec, au diocèse de Sherbrooke.

20.— On apprend officiellement que la population de Québec est de 108,366 âmes dont 96,128 Canadiens-français.

— Dans le Manège militaire de Québec, les merveilleux chantres des basiliques romaines, au nombre de 70, dont neuf prêtres et une quinzaine d'enfants, donnent un concert de musique polyphonique fort applaudi.

21.— Aux Trois-Rivières, s'ouvre le deuxième congrès annuel de la Fédération des Syndicats nationaux et catholiques du Canada.

— Le chœur des basiliques romaines sous la direction de Mgr Casimiro Casimiri exécute, à la Basilique de Québec, la messe de Palestrina, connue sous le nom de *O admirabile commercium*.

— Bénédiction par Son Éminence le cardinal Bégin de la pierre angulaire de la nouvelle église du Saint-Cœur-de-Marie, dans la ville de Québec.

— L'hon. Frank Cochrane, ancien ministre des Chemins de fer et des canaux, et président de la Commission du chemin de fer Nord-Canadien, décède à Ottawa, à l'âge de 67 ans.

22.— On arrête à Québec quatre personnes, dont deux sont accusées d'avoir commis le vol sur le convoi de l'« Océan Limitée », et les deux autres d'y avoir été complices. Les \$71,000. n'ont pas été retrouvés.

23.— Le premier-ministre de l'Ontario, sir William Hearst, annonce officiellement que les élections provinciales d'Ontario auront lieu le 20 octobre prochain.

24.— Le Prince de Galles visite la ville de Victoria, dans la Colombie Britannique.

— A Charlottetown consécration par Son Excellence le délégué apostolique, Mgr Di Maria, de la nouvelle cathédrale de St-Dunstan, la plus grande des Provinces Maritimes. Étaient présents : S. G. Mgr McCarthy, archevêque de Halifax, Mgr Morrison, évêque d'Antigonish, Mgr Emard, évêque de Valleyfield, Mgr Leblanc, évêque de St-Jean, N.-B., Mgr O'Leary, évêque de Chatham, Mgr McNally, évêque de Calgary, et au delà d'une centaine de prêtres.

25.— Un réservoir d'oxygène fait explosion aux chantiers Vickers, à Montréal, tuant un homme et en blessant quatorze autres.

26.— On annonce que Son Éminence le cardinal Mercier sera l'hôte à Québec de Son Éminence le cardinal Bégin, le 2 novembre prochain.

27.— On apprend que le Canada paie des pensions de guerre à 90,000 personnes ; et cela coûte annuellement \$28,000,000.

— Sept hommes sont blessés dans un accident de mine, près de Sydney, N.-E.

— 28.— A St-Antoine-sur-Richelieu, paroisse natale de sir G.-E. Cartier, on dévoile un monument élevé au grand homme d'État canadien.

29.— Au Château Frontenac, grand banquet en l'honneur de l'hon. Antonin Galipeault, offert par ses amis, à l'occasion de son entrée dans le cabinet Gouin.

— On annonce la nomination de M. l'abbé F.-X. Ladurantaye, curé de St-Jérôme, Terrebonne, au poste de Vicaire-général du diocèse de Montréal.

30.— Un incendie désastreux a détruit le village de Oromocto, dans la banlieue de St-Jean, N.-B. C'est la seconde fois, dans l'espace de deux ans, que pareil malheur arrive.



# Gauseries Scientifiques

## Traitement de la Myopie

PAR LE MASSAGE DE L'ŒIL

La myopie, sauf quand elle est très prononcée n'est pas considérée comme une maladie. Les personnes qui en sont atteintes corrigent plus ou moins la défectuosité de leur vue par des verres et cherchent à vivre sans trop s'inquiéter d'une affection qui a cependant pour eux, dans nombre de circonstances, de sérieux inconvénients. Heureuses encore si leur myopie ne va pas en s'aggravant ; sinon, il arrive un moment où les verres sont impuissants à corriger la vue et où de graves complications sont à craindre.

La myopie est produite par un allongement exagéré du globe de l'œil, suivant son diamètre antéro-postérieur ; de telle sorte que les images ne se forment plus sur la rétine, mais en avant d'elle. L'œil myope voit les objets, mais ces objets sont troubles, pas au point. Pour essayer de mieux distinguer, le myope est obligé de faire converger les yeux, par suite d'augmenter encore leur axe antéro-postérieur, déjà trop long par nature. C'est pour éviter cette fatigue supplémentaire que l'emploi de verres correcteurs est indispensable. En effet, les verres biconcaves permettent de voir net sans excès de fatigue ; mais ils ne sont qu'un palliatif, n'apportant ni amélioration, ni guérison. Si on en néglige l'emploi, l'infirmité s'accroît chaque jour et il arrive un moment où la rétine, incapable de se distendre suffisamment, se détache de son support, la sclérotique. C'est ce qu'on appelle le décollement de la rétine. Ne recevant plus sa nourriture des vaisseaux sanguins dont elle est séparée, elle ne transmet plus au cerveau les sensations lumineuses qu'elle reçoit, et l'œil est partiellement ou complètement perdu.

Puisque cette affection visuelle est causée par un trop grand allongement de l'œil, il semble naturel qu'on ait pensé à guérir la myopie en réduisant cet allongement.

C'est en effet, l'idée qui fut émise naguère par un médecin autrichien, le professeur Hirschmann. Il avait eu l'idée d'aplatir le globe de l'œil en appliquant pendant la nuit un bandeau muni de plaques de plomb. Ainsi réalisé, le traitement ne put guère donner de résultat, car l'application était douloureuse et empêchait le patient de dormir. Mais l'idée était lancée : elle devait aboutir.

Il y a une douzaine d'années, un médecin américain est venu s'installer à Paris et, par une savante réclame, fit accourir chez lui une assez grande clientèle. Il prétendait guérir la myopie, et de fait, beaucoup de personnes traitées par lui ont obtenu de réelles améliorations et parfois la guérison complète. Son appareil était composé de petits marteaux qui frappaient le globe de l'œil et avaient pour effet d'écraser, en quelque sorte, celui-ci, de diminuer le diamètre antéro-postérieur, de rapprocher l'"objectif" de la rétine pour obtenir une mise au point correcte. Le docteur n'est resté que quelques mois ; mais des personnes traitées depuis dix ans et qui continuent à sortir, travailler, lire sans avoir besoin de verres qui leur étaient indispensables auparavant, sont là pour prouver la valeur du procédé.

Un autre appareil répondant au même but, mais scientifiquement établi, a été décrit dans une note présentée à l'Académie de médecine par son inventeur, M. Roger d'Ansan. L'appareil s'appuie sur les oreilles et contre le dos de la tête ; par devant, il repose sur la racine du nez.

Ici, les marteaux ont été remplacés par deux tampons qui peuvent s'écarter plus ou moins et ont pour but d'exercer une pression réglable sur le globe de l'œil.

Après avoir déterminé le degré de myopie de chaque œil, on fait fermer les paupières au patient, et on pousse les cornés jusqu'à ce qu'on sente une légère résistance. Au bout de deux à trois secondes, on réduit la pression ; on recommence après un court temps d'arrêt, et ainsi de suite pendant une dizaine de minutes.



La durée du traitement varie suivant les personnes, leur âge, leur degré de myopie. Les séances peuvent avoir lieu tous les jours sans inconvénient. Elles sont plus nombreuses pour une personne âgée ou pour une myopie prononcée, mais elles produisent toujours un résultat.

Dès la première séance, on constate un mieux, qui s'accroît ensuite rapidement. Dans certains cas, on obtient la guérison complète ; dans d'autres seulement une amélioration sensible. Les petites myopies, ne dépassant pas deux dioptries, cèdent toujours ; les autres sont diminuées et le gain se maintient. Enfin, les complications de la myopie, dont la plus commune est le décollement de la rétine sont soit guéries quand on les soigne à temps, soit améliorées, si on a trop attendu. Bien entendu, il n'est pas question de rendre la vue à un aveugle, mais uniquement de soigner et souvent de guérir des malades.

M. Roger d'Ansan, qui a plusieurs années de pratique, a montré à l'Académie quelques-uns de ses résultats : un homme de 55 ans, au bout de quelques séances, a pu lire à 1.6 mètre des caractères qu'il voyait à peine auparavant, à 30 centimètres de distance. Un autre atteint de décollement de la rétine, a été très amélioré. Ce sont des preuves en faveur d'une méthode qui, étant en somme un massage spécial, apparait comme susceptible de bons résultats sans qu'une cause de contre indication doive apporter des réserves à son application.

H. CHERPIN

## LES FOURMIS

Dans les pays où les fourmis sont légion, on sait bien qu'il n'existe pas moyen de les écarter facilement. Voici une recette pour préserver les denrées qui les attirent. Si vous voulez, par exemple, préserver du sucre placé sur une table, tracez sur le parquet autour de chaque pied de la table un cercle avec de la craie.

Les fourmis arrivent à cette large ligne blanche, et l'effet est immédiat : aucune d'elles ne passe. Ceci tient à ce que la craie en enduisant leurs pattes les empêche de suivre leur chemin.

## L'aluminium dans l'électricité

Pendant longtemps, le cuivre a été le métal le plus employé en électricité, au point qu'on pouvait suivre les affaires électriques en consultant les mouvements du prix du cuivre. Et, cependant, lorsqu'on établit en 1844 une ligne d'essai en fil en cuivre entre Paris et Rouen, des savants tels qu'Arago et Peltier, déclarèrent à l'Académie des sciences que ce fil ne pourrait supporter, sans se désagréger un courant électrique prolongé, et qu'il fallait se contenter, pour les canalisations aériennes, de fil de fer plus solide. On les écouta, et ce n'est que trente ans après, lorsqu'on eut trouvé le moyen d'empêcher l'allongement des fils de cuivre, que ce dernier métal se substitua partout au fer.

Par quoi remplacer le cuivre ? Par l'aluminium. L'aluminium est le meilleur succédané du cuivre au point de vue électrique.

Or, il est arrivé à l'aluminium la même mésaventure qu'au cuivre. A son apparition, on décida que sa faible résistance mécanique l'empêcherait toujours de servir à l'emploi de conducteurs aériens... Or, aujourd'hui, de très nombreux réseaux aériens et souterrains existent aux États-Unis, Canada, Norvège, Allemagne, et en France, représentant plusieurs milliers de kilomètres qui donnent toute satisfaction.

Les débuts de l'emploi de l'aluminium datent de vingt-cinq ans à peu près, et, comme l'avaient prévu certains industriels, des accidents se sont produits, en particulier des ruptures spontanées, mais, on a constaté depuis que ces cassures sans cause apparente, provenaient des impuretés contenues dans le métal : il se produisait certaines réactions qui enlevaient toute résistance à l'aluminium.

Depuis que les usines fournissent le métal à un état de pureté presque absolu (99 pour 100) on n'a plus eu à enregistrer de rupture consécutive à une altération physico-chimique. Et sur des lignes qui ont fonctionné dix ans sans accident, l'analyse a montré que le fil était recouvert d'une couche d'oxyde d'aluminium peu épaisse, qui avait pour effet de préserver le métal. Aucun élément n'attaque les lignes aériennes au fil d'aluminium, sauf l'acide chlorhydrique et les solutions alcalines, et ce n'est que rarement qu'il y a lieu de s'en pré-



occuper. Il ne s'agit plus que de calculer la résistance mécanique afin d'éviter les ruptures par suite d'efforts excessifs.

En Angleterre, où les conducteurs aériens en aluminium, se sont répandus depuis quelques années, on emploie du métal à 0.75 pour 100 d'impureté, dont la conductibilité est égale à 0.6 de celle du cuivre. Des essais sont faits actuellement en vue de substituer à l'aluminium le duralumin (alliage de cuivre, de magnésium et d'aluminium) dont la conductibilité est la moitié de celle du cuivre, soit un peu moins que celle de l'aluminium, mais dont la résistance mécanique est le double de celle de l'aluminium pur.

Le duralumin a sa place marquée pour remplacer, dans la construction, certaines pièces d'appareils, telles que interrupteurs, lames de collecteurs, etc., en général établies en cuivre.

Malgré sa faible résistance mécanique, mais à raison de sa densité inférieure et de son élasticité plus grande, un conducteur suspendu en aluminium, soumis à son poids seul, travaille sous la même portée et avec la même flèche, avec une sécurité de 65 pour 100 supérieure à celle d'un conducteur de cuivre ; à égalité de fatigue et de flèche, la portée pourra être de 30 pour 100 supérieure à celle du cuivre. Enfin, les conducteurs d'aluminium peuvent supporter avec des risques moindres, des surcharges électriques supérieures à celles des conducteurs de cuivre. Cela est de grande importance dans le cas de conducteurs isolés ou armés.

La pose des conducteurs en aluminium est la même que celle des fils de cuivre. Pourtant, il faut les manipuler avec plus de soin et faire une grande attention aux joints car il faut éviter la formation de l'oxyde d'aluminium qui provoquerait une légère augmentation de résistance et par suite, un échauffement du joint. Il faut avoir recours à des manchons en aluminium et serrer les deux extrémités du fil le mieux possible ; mais, en aucun cas, il ne faut avoir recours à la soudure, parce que l'aluminium, en présence d'autres métaux, forme un couple électrique qui détruit le conducteur en peu de temps.

Pour donner une idée de l'économie réalisée par l'emploi de l'aluminium, donnons un exemple concret. Une ligne en cuivre donnant passage à un courant de 48 ampères d'intensité

a une section de 10 millimètres carrés. La même ligne, en aluminium, en aurait une de 17 millimètres carrés. Pour une longueur de 100 mètres, le poids du fil de cuivre est de 89 kg., celui de la ligne d'aluminium de 46 kg., soit une économie de poids de 48 pour 100, qui pourrait s'augmenter d'une économie d'achat, si le prix de l'aluminium est inférieur à celui du cuivre.

Le remplacement du cuivre par l'aluminium oblige à certains calculs qui tiennent aux différences de nature des deux métaux. D'une part, le coefficient de dilatation linéaire de l'aluminium est plus grand que celui du cuivre ce qui oblige à tendre moins le fil ; sa résistance à la fraction est plus faible d'un tiers mais comme son poids est moindre, il y a pratiquement compensation pour les portées ordinaires de 40 à 50 mètres.

Voici quelques-unes des Sociétés qui se servent de lignes en aluminium : les tramways de Copenhague, de Genève, de Lusanne, de Nuremberg, de Paris, le Métropolitain de Londres. Certains fonctionnent depuis dix ans et ont donné jusqu'ici d'excellents résultats, qui, tant au point de vue technique qu'au point de vue économique, justifient leur emploi et leur développement.

H. C.

## A QUOI SERT LA CONFESSION ?

Les journaux racontaient dernièrement le fait suivant :

Un religieux d'une Congrégation religieuse s'est présenté chez M. X. chef de la Sûreté, et lui a remis un magnifique bracelet en or, enrichi d'émeraudes et de diamants...

Ce bracelet, volé il y a deux ans, avait été remis au religieux par une de ses pénitentes pour qu'il fût, par ses soins, restitué à sa propriétaire. Quant au nom de la pénitente, le prêtre a refusé de le dire, se retranchant derrière le secret de la confession.

Ce fait n'empêche pas les impies et les mauvais journaux de parler de l'influence pernicieuse de la confession.





# Goin de l'Ouvrier



## LE SOCIALISME

### SES PRINCIPES IRRELIGIEUX

Ce serait donner la preuve d'une bien courte clairvoyance que de s'arrêter au côté économique de la doctrine socialiste sans rien examiner au delà. Car pourquoi les socialistes divaguent-ils d'une façon si lamentable sur la question économique et sociale? C'est qu'ils combattent, d'abord les principes fondamentaux qui fournissent la clé de l'énigme de la vie de l'homme, et qui sont les principes religieux. La question sociale, en effet, est, avant tout, une question religieuse, n'ont cessé d'expliquer et de proclamer les papes Léon XIII et Pie X.

Il n'y a qu'à écouter parler et à voir agir les chefs du socialisme pour se convaincre que leur système et leur propagande sont dirigés en toutes lettres contre Dieu, l'Église, la religion. Aux textes bien connus, parce que maintes fois empruntés, par exemple, aux meneurs socialistes français ou belges, nous allons aujourd'hui en adjoindre d'autres, venus d'un autre camp, et qui ne sont pas moins tristement suggestifs.

Robert Blatchford, un des écrivains socialistes les plus en vue d'Angleterre, auteur du livre audacieux *God and My Neighbour*, correspondant de l'organe socialiste très radical *The Clarion*, terminait un article du 4 octobre 1907, où il avait posé comme une loi de son parti l'interconfessionnalisme absolu, par un appel direct à la guerre religieuse. Ailleurs, dans son livre, plus haut cité, il nie avec force la divinité du christianisme. Écoutez ce défi effroyable, qu'il faisait imprimer au *Clarion*, dans une autre circonstance :

*"Je nie l'existence d'un Père céleste. Je nie l'efficacité de la prière. Je nie la Providence divine. Je nie la vérité de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je nie la vérité des Évangiles. Je ne crois au récit d'aucun miracle. Je ne crois pas à la divinité du Christ. Je ne crois pas que le Christ soit mort pour l'homme. Je ne crois pas à sa résurrection d'entre les morts.*

*Je suis fortement enclin à croire qu'il n'exista jamais... Je ne crois pas à l'existence d'un ciel et je me moque de l'idée d'un enfer."*

L'historien socialiste Thomas Kirkup, aux yeux duquel "le plus grand nom et le plus influent dans l'histoire du socialisme est, sans contredit, Karl Marx", témoigne franchement que "l'idée de Marx sur le monde est du franc et avoué matérialisme". Marx, d'après le témoignage du docteur socialiste anglais Edward Aveling, son gendre, était "un franc athée". Aveling se vante de l'être lui-même, dans une étude sur Charles Darwin et Karl Marx.

Un autre historien socialiste, le professeur Karl Pierson, déclare : "Le socialisme est né de la conception d'après laquelle la fin unique de l'humanité est le bonheur de la vie présente." Même sentiment chez le professeur socialiste italien Ferri : "La disparition de la foi en un au-delà donne plus de vigueur au désir d'un petit paradis terrestre ici-bas pour les malheureux et les moins favorisés de la fortune." C'est-à-dire que les infâmes meneurs socialistes commencent par ravir aux foules qu'ils exploitent la croyance en Dieu et en une vie meilleure, afin de les soulever ensuite plus sûrement contre la société et l'ordre établi !

Et voici Belfort Bax qui n'a pas de mots assez violents pour réprover le christianisme. "Nous ne nous occupons pas plus, dit-il de Jésus de Nazareth que de Mahomet, ou de Confucius." Encore : "Le socialisme fait mépris de l'autre monde." Et ceci : "C'est dans l'espoir en ce relèvement de la vie sociale et dans la lutte pour ce relèvement... que le socialisme trouve son idéal, sa religion... Le socialiste, dont la croyance sociale est son unique religion, n'a pas besoin des simagrées, des rites chrétiens pour l'aider à tenir son idéal présent devant lui." C'est encore Bax qui disait que, parmi les chefs du socialisme, "il n'y en avait aucun qui s'avouât chrétien". Ce texte catégorique est du même auteur : "Le mélange d'une forme quelconque de christianisme avec une forme quelconque de socialisme est un mystère, le disputant à la combinaison mystérieuse des contradictions morales et autres de la théologie chrétienne elle-même."



Le social-démocrate H.-M. Hybdman osait dire, dans un discours public, le 13 janvier 1908 : “ *C'est le christianisme qui est l'anarchie, et non le socialisme.* ” Et ceci, quelques jours plus tard : “ *Le socialisme est la seule religion vivante ; le christianisme est pratiquement une croyance morte.* ”

Bernard Shaw, un des propagandistes socialistes anglais les plus en vue, correspondant attitré de la *Fabian Society*, a eu l'audace d'écrire qu'“ *à présent, il n'y a pas une seule religion établie de croyable au monde* ”. Et, dans son livre *Major Barbara*, il se moque effrontément de la Passion du Christ et de la Croix emblème des chrétiens !

James Leathan se flatte que “ *le socialisme est assez grand et assez fort pour se passer des appuis du christianisme.* ” Il ajoute qu'“ *il est à peu près aussi raisonnable de parler de socialisme chrétien que d'arithmétique ou de géométrie chrétienne* ”. Et ceci est écrit dans un hideux pamphlet intitulé : *Was Jesus a Socialist ? . . .*

\*

\* \*

Et les socialistes ne respectent pas davantage la famille et le mariage chrétiens.

L'historien Thomas Kirkup est obligé d'avouer que, “ *dans l'école de Marx, il y a une tendance à dénoncer dans le mariage le contrat légalement valide.* ”

Jager va beaucoup plus loin, quand il déclare que la logique du socialisme matérialiste “ *conduit également au partage des femmes* ” ! Est-il surprenant, après cela, d'entendre Jorissen légitimer l'amour libre et la prostitution, et prôner le droit absolu de l'État sur l'enfant ?

La famille et le mariage devront disparaître, parce qu'ils sont, au gré de messieurs les socialistes, la consécration et la garantie trop formelles du droit de propriété ! C'est ce raisonnement extrêmement perfide qui conduit Karl Pierson à louer l'amour libre et à défendre la doctrine païenne attribuant à l'État la propriété des enfants ; Gabriel Deville à soutenir les mêmes théories en termes plus crus encore ; Auguste Bebel à proclamer que “ *le mariage bourgeois est une conséquence de la propriété bourgeoise* ” ; le communiste Thornton Hunt à demander “ *la destruction*

*de l'institution du mariage* ” ; Quelch et Robert Bax à préconiser, dans leur *New Catechism of Socialism*, la polygamie, au nom du “ *sens moral* ” de la collectivité !

\*

\* \*

Est-il étonnant que l'Église, dans la personne des quatre derniers Papes, ait condamné dans les termes les plus énergiques le socialisme et sa doctrine scandaleuse ?

Pie IX dans sa magistrale encyclique *Quanta Cura* et dans le *Syllabus*, du 8 décembre 1864, s'est élevé avec la plus grande force contre la “ *peste* ” du “ *socialisme* ” et du “ *communisme* ”. Dans le *Syllabus*, section quatrième, où le socialisme et le communisme sont formellement condamnés, avec les “ *sociétés secrètes* ”, les “ *sociétés bibliques* ” et les “ *sociétés clérico-libérales* ”, l'auguste Pontife se réfère aux condamnations déjà portées dans l'encyclique *Qui pluribus* du 9 novembre 1846, l'allocution *Quibus quantisque* du 20 avril 1849, les deux encycliques *Nostis et nobiscum* du 8 décembre 1849 et *Quanto conficiamur moerore* du 10 août 1863, aux évêques d'Italie, et dans l'allocution *Singulari quâdam* du 9 décembre 1854.

Léon XIII, dans son encyclique *Quod Apostolici* du 28 décembre 1878, sur les erreurs modernes, se réfère aux condamnations portées par Clément XII et Benoît XIV contre les sociétés secrètes et par Pie IX “ *nominativement contre la peste du socialisme, qui, de cette source, a fait partout irruption* ”. Dans sa lettre *Quod multum* du 22 août 1886 aux évêques de Hongrie, il s'élève contre la “ *terreur* ” du socialisme. Dans son encyclique *Libertas præstantissimum* du 20 juin 1888, il oppose à la liberté humaine le socialisme, dont il devait donner une réfutation magnifique, dans l'immortel document *Rerum Novarum*, du 16 mai 1891. Guerre au socialisme ! écrivait-il aux évêques de Belgique, dans sa lettre *Permoti Nos*, du 10 juillet 1895. Et dans l'encyclique *Graves de Communi* du 18 janvier 1901, sur l'action populaire chrétienne, il flétrit encore le socialisme, déguisé sous le masque de “ *démocratie sociale* ”.

Pie X, dans son *Motu Proprio* du 18 décembre 1903, sur le même sujet, se réfère, notamment, à *Graves de Communi* et à *Rerum Novarum*.



Et nul n'a oublié avec quelle fermeté il a combattu le dogme socialiste, de l'interconfessionnalisme, dans son encyclique *Singulari quâdam* du 24 septembre 1912, aux évêques d'Allemagne.

Et Sa Sainteté Benoît XV, dans l'encyclique même de son avènement (1er novembre 1914), rappelle et maintient les condamnations et les directions de ses prédécesseurs, en se référant particulièrement à Léon XIII.

Fidèles à cette tradition de l'Église, les Pères du Premier Concile Plénier de Québec (1909) ont (v. décrets 84-86) condamné le socialisme. Et les évêques de Hollande ne viennent-ils pas d'interdire à leurs ouailles, sous peine de refus de l'absolution et des sacrements, les sociétés socialistes ou alliées au socialisme, les réunions et les écrits socialistes ? Car ils disent fort justement, — et nous terminons par là :

*“ Catholiques, il s'agit ici d'être pour ou contre le Christ, pour ou contre votre foi. Il s'agit d'être catholique ou socialiste : être simultanément catholique et socialiste est une impossibilité.”*

(L'Action Catholique)

## PATRON ET OUVRIER

Le hasard d'une course en voiture publique nous a permis de percevoir un remarquable exemple des périlleuses sottises qui se colportent cyniquement.

Non loin de nous avait pris place un ouvrier, jeune encore, à la figure chargée de bile, dont les yeux cernés semblaient parfois lancer des éclairs. A son côté, paisible et soucieux, s'était assis un patron qu'il connaissait sans doute, puisque, entrant aussitôt en conversation avec lui, après quelques mots sur les nouvelles du jour, il le prit nettement à partie, lui disant :

— Vous, patron, vous venez chaque jour passer trois ou quatre heures à votre bureau, puis, libre comme l'air, vous vous en allez. Nous, ouvriers, nous travaillons huit heures, ric-rac. A la fin de l'année, vous avez gagné 200,000 francs. Ce sont vos ouvriers qui ont fait le travail. C'est à eux que les 200,000

francs doivent aller. Tout au plus avez-vous droit à une part égale à la leur.

Au premier abord, le patron fut un peu décontenancé par ce propos. Mais bientôt, posément, maître de lui, il répliqua :

— Et vous croyez, vous, que je n'ai, en fait de travail, que trois heures de bureau par jour. Ma tête est remplie de soucis, je fais des démarches incessantes, j'écris... Il faut se procurer les matières premières introuvables pour occuper les machines, il faut provoquer des avances d'argent. Il faut découvrir et entretenir les clients qui absorbent ce que je fabrique. Tout est horriblement difficile à cette heure. Souvent, la nuit, j'ai des cauchemars... tandis que vous, la seule chose, qui vous empêche de dormir, c'est la haine du patron.

Têtu, l'ouvrier n'en démordait pas et répétait :

— Trois heures de bureau ! Nous, huit heures de travail. Il faut partager le bénéfice au prorata des heures !

Finalement, sans aucun éclair de haine dans son regard, le patron dit :

— Eh bien ! c'est très simple. Dirigez, mon ami, faites les lettres, cherchez l'argent, dressez les plans, commandez les matériaux. Moi, je ferai huit heures...

— Ah ! pour cela, non ; je n'ai pas la formation nécessaire !...

— Alors ?...

FRANC

[La Croix.]

## CONFUSION

Un tapissier est appelé pour exécuter un travail chez deux vieilles demoiselles dont l'une est sourde.

L'une des deux lui fait déplacer un rideau, puis le remettre à sa place primitive, puis le déplacer et le changer encore.

Le tapissier, très agacé, et pensant n'être pas entendu, s'écrie :

— Tu n'a sais pas ce que tu veux, vieille sottie.

La demoiselle le regarde d'un air indulgent, et, avec placidité :

— Pardon, Monsieur, c'est ma sœur qui est sourde.



# L'Art culinaire

## CONFITURES ET CONSERVES

**P**ENSONS à l'hiver, Mesdames, en préparant les confitures qui feront les desserts de la mauvaise saison, en conservant des légumes qui donneront la note rafraîchissante dans le concert des pâtes, des légumes secs et du riz. Celles qui d'entre vous se trouvent à la campagne auront l'heureuse chance de choisir parmi les légumes et les fruits les plus beaux et les plus sains, les autres se verront forcés de se contenter du marché. Avant de donner ici les recettes proprement dites de ces conserves et de ces confitures, je veux, à leur sujet, vous initier à divers petits trucs qui facilitent la besogne et assurent leur bonne conservation.

Et d'abord est-il rien de plus désagréable que la rupture d'un pot à confiture au moment où l'on verse celle-ci dans celui-là ? Pour obvier à cet inconvénient coûteux et désagréable, il suffit de former autour du pot, avec un linge mouillé d'eau froide, une sorte de bourrelet protecteur montant jusqu'au bord du pot. Aussi bouillante que soit la confiture versée dans le pot celui-ci ne se rompra point.

Pour mettre la confiture en pots, c'est-à-dire pour la transporter de la bassine au pot, il est assez pratique de se servir d'une louche en argent que l'on trempe auparavant dans une terrine d'eau froide bouillie.

Quand les pots sont recouverts, inscrivez dessus l'espèce de confiture et la date de leur cuisson, puis rangez-les à l'abri de la chaleur, de l'humidité, de la lumière ; il est donc bon de s'abstenir de les placer à la cuisine ou à la cave.

Si vous êtes à la campagne, cueillez les fruits destinés aux confitures le matin, après l'évaporation de la rosée. Ne les cueillez que parfaitement secs et jamais après une ondée.

Quand force vous est d'acheter des fruits, excluez tous ceux qui sont humides, car cette

humidité est l'indice d'un commencement de fermentation. Si les fruits ne sont pas absolument sains, il faut, avec le plus grand soin, enlever la partie gâtée. Attendez la pleine saison pour faire les confitures parce qu'en n'employant que des fruits très mûrs, l'on peut économiser le sucre.

Pour préparer les fruits à peau on enlève les noyaux et en trempant ces fruits une minute dans l'eau bouillante, il devient facile d'en enlever la peau sans abîmer la pulpe ; ceci pour les pêches, prunes, abricots, brugnons ! les fruits s'abîmant au contact de la lame d'acier, on emploiera un couteau à lame d'argent ou à défaut à lame d'ivoire ou de bois.

Groseilles, raisins, cassis s'égrenent avec une fourchette d'argent.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant, Mesdames, que les confitures se font dans une bassine spéciale en cuivre ; ce métal s'altérant facilement il est indispensable de ne point laisser séjourner dans la bassine, la confiture après sa cuisson. Tout ceci dit, je puis maintenant donner les recettes les moins connues, telles sont les confitures de poires aux carottes, qui permettent d'utiliser les poires peu mûres mais saines qu'a fait tomber de l'arbre un vent intempestif.

*Confitures de poires aux carottes.*— Après les avoir pelées, coupez en quartiers des poires de moyenne grosseur ; joignez un tiers de leur poids en carottes d'espèce sucrée qu'après avoir bien épluchées vous coupez en bâtonnets. Ajoutez moitié poids de sucre si carottes et poires sont plutôt sucrées, si elles ne le sont pas mettez les 3-4 du poids, versez 2 verres d'eau et cuisez jusqu'à ce que la confiture prenne l'aspect de fruits confits.

Versez dans des pots et couvrez.

Pour que les carottes donnent une bonne confiture, point n'est besoin de les mêler à un fruit quelconque. Bien préparées, elles font



une confiture se rapprochant de celles d'oranges.

*Confitures de tomates.*— Choisissez des tomates bien mûres et bien saines, plongez-les deux minutes à l'eau tiède, ce qui vous permettra de les éplucher facilement, épépinez avec soin, coupez-les en morceaux et mettez-les dans la bassine avec les 3-5 de leurs poids de sucre, parfumez à volonté avec soit un zeste de citron, soit avec de la vanille ; faites cuire à feu modéré jusqu'à ce que la tomate soit très épaisse. La tomate rendant beaucoup d'eau il est inutile d'ajouter la moindre goutte d'eau.

Les melons sont également délicieux en confitures, soit que l'on prenne la chair d'un cantaloup mûr à point et bien parfumé, soit qu'on lui préfère celle des pastèques, plus difficiles à se procurer. Voici pour le cantaloup.

*Cantaloup en confiture.*— Le cantaloup doit être légèrement ferme ; son écorce enlevée, on le coupe en morceaux que l'on dispose dans une terrine par couches superposées de sucre et de melon à raison de deux livres de sucre pour quatre livres de melon. Faites mariner une nuit, et le lendemain, de manière à faire former la perle au sucre ; au moment de terminer, on ajoute un verre de kirsh ou de rhum par livre de melon, et pour donner plus de montant et de goût, introduisez dans la confiture des filets de citron et d'angélique confits.

*Confiture genre ananas.*— Pour quatre livres de pommes (la reinette du Canada est la plus appréciée) ayez trois-quarts de livre de sucre, une feuille de gélatine, une cuillerée à café d'eau de fleur de sureau. Coupez les pommes en quartiers, faites-les cuire avec un verre d'eau dans une casserole couverte jusqu'à ce que les fruits s'écrasant, on puisse les passer. Mettez cette purée dans la bassine avec le poids voulu de sucre, un bol d'eau tiède lequel aura fondu la gélatine et une cuillerée à thé d'infusion de sureau bouillante et passée. Le tout étant mélangé, faites cuire doucement jusqu'à ce que la gelée nappe la cuillère.

## LA BONNE CUISINE

### LE NETTOYAGE DES CUIVRES

Avant de polir les cuivres, quelques secrets sont utiles à connaître : 1° remise à neuf du vieux ; 2° suppression des taches.

Pour remettre à neuf des vieux objets, bougeoirs, casseroles, très sales, les lessiver.

Faire bouillir les cendres dans un chaudron, les laisser tremper pendant un quart d'heure dans cette lessive, les passer à l'eau froide dans un seau ou baquet, égoutter et essuyer avec soin.

Il est nécessaire de laisser égoutter chaque objet, on salira moins de torchons pour essuyer ; le linge ainsi soigné est moins souvent à laver et use moins vite, d'où économie de temps, de travail et d'argent.

Sur le cuivre, employer toujours des mordants, tels que : vinaigre, essence térébenthine.

Une fois détaché, polir le cuivre rouge par l'usage, employer une pâte ; le frotter fortement, il deviendra brillant comme une glace.

Barbouiller soigneusement le cuivre sans rap de pâte avec un chiffon jusqu'à ce qu'il soit propre, essuyer avec un second linge ; donner le brillant avec un morceau de drap ou autre étoffe. Frotter toujours en rond.

Nettoyer les cuivres une fois par semaine, ils sont les miroirs de la maison.

### LE FINANCIER VOLLANT

Le baron Fain présenta un jour à Napoléon Ie un candidat qui sollicitait l'emploi d'administrateur de son département.

— Comment vous nommez-vous, Monsieur ? demanda l'empereur.

— Vollant, Sire.

— Quel nom pour un homme de finances !

— Mais, Sire, objecta le candidat, il y a deux l à mon nom.

— Vous n'en volerez que mieux, Monsieur.

— C'est mon intention, Sire, répondit M. Vollant sans se déconcerter, dès que Votre Majesté voudra bien me donner un ordre, je volerai pour l'exécuter.

M. Vollant eut son poste.





BARQUE DE PECHE FUYANT UN GRAIN. — Tableau de M. DE BROUDELLES



# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

Afin de rendre la lecture de ses pages plus intéressante à la jeunesse, *l'Apôtre* publiera chaque mois, dans le "Coin du Feu", un certain nombre de devinettes, charades et rébus, sous la rubrique "Pour s'amuser". De plus pour créer un peu d'émulation chez ceux qui se donneront la peine de chercher la réponse de ces jeux d'esprit, il y aura deux prix de une piastre chacun pour les personnes qui nous enverront les solutions justes. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées à M. le Directeur de *l'Apôtre*, 103 rue Ste-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE SEPTEMBRE

Comme personne ne nous a envoyé les solutions justes du Concours No 1 de septembre, nous n'avons pu attribuer les deux prix que nous avions promis aux gagnants. Voici les réponses du concours :

#### *Devinettes*

- 1.— Le mot de la langue française qui a le plus de N est : centaine (100 N).
- 2.— Le charbon de terre chante quand il devient "coke" (coq).

#### *Charades*

- 1.— Va - Carme — vacarme.
- 2.— A - mi — ami.

## CONCOURS No 2

### DEVINETTES

- 1.— Quel est le comble de la réussite pour un chercheur de sources ?
- 2.— Quel est le comble de la propreté ?

### CHARADES

- 1.— Suspect au public qui le fronde,  
Maint orateur, en perdant mon premier  
Le bec en l'air, répète mon dernier.  
Habitants de l'air et de l'onde,  
Gardez-vous bien de mon entier.
- 2.— Pour avoir mon entier  
Il faut que mon premier  
Devienne mon dernier.

## BOITE AUX LETTRES

Le *Coin du Feu* aura son courrier hebdomadaire. C'est une bonne nouvelle qui sera accueillie avec joie par les nouveaux lecteurs de *l'Apôtre*.

La dévouée chroniqueuse de la page du Foyer de *l'Action Catholique*, Mlle Paule D'Airvault a bien voulu se charger de répondre par voie de notre revue aux personnes qui voudront bien lui écrire. Les questions devront cependant présenter un certain intérêt pour nos lecteurs et ne contenir rien d'inconvenant. Toutes les correspondances devront être adressées à Mlle Paule D'Airvault, à *l'Apôtre*, 103 rue Ste-Anne. Québec, Can.





Alerte ! Qui vive, là ? Voyez-vous quelqu'un ?



Cette jeune fille cherche son papa, qui était couché il y a un instant ?

## Rester chez soi

**L'**AMOUR du "chez soi" est une jolie qualité qui aide à apprécier davantage l'âme féminine ; cette demi-perfection pourrait-on dire, forme le cadre gracieux des belles vertus dont la femme aime à son tour se voir parer.

Rester chez soi, c'est être certaine de la tranquillité, de l'ordre et d'une plus grande prospérité au foyer domestique ; c'est travailler le plus efficacement possible et de la manière la plus logique au bonheur de ceux qui nous entourent et qui vivent près de nous.

Rester chez soi, ne veut pas dire qu'il faille se soustraire aux obligations sociales, fermer la porte à toute visite de convenance ou d'amitié, mais cela signifie qu'il importe de régler le

tout avec un peu de jugement ; ne soyons pas de celles qui ne reviennent au foyer que pour changer de toilettes.

L'âme qui s'amuse, qui "reste dehors", perd le meilleur d'elle-même, de même que la fleur qu'une main cruelle effeuille n'a bientôt plus de parfum.

Une maîtresse de maison, une jeune fille qui aime son "chez soi" ne recherche pas les promenades, visites ou soirées ; les variations de la mode capricieuse ne l'occupent guère, occupée du bonheur des siens, elle comprend ses multiples devoirs et cherche à accomplir le plus parfaitement possible la volonté de Dieu.

Comparez une jeune personne, modeste dans ses toilettes, réservée et digne dans son maintien, à la petite frivole de mise extravagante, de tenue risquée, aux allures de fanfaron ; le monde ne se prodigue pas avec la première, il l'admire et l'estime, mais il flatte la seconde et s'en fait un jouet qu'il brisera bientôt.

Au lieu d'imiter ce qui se fait aujourd'hui, regardons vers le passé afin de mieux préparer l'avenir.

Autrefois, c'était la femme donnant toute sa tendresse à sa famille, soucieuse de son honneur et de sa dignité, rigide quant aux lois de la modestie chrétienne. Soyons d'autrefois et le même bonheur qui fut l'ami fidèle de nos vieilles mamans, reviendra comme un rayon lumineux, briller sur notre route, semer ici et là un peu de son or pur, recouvrir les buissons épineux d'une gaze magique faite d'amour béni et de joyeuse espérance en l'avenir sans fin.

Ce grand trésor que chacune envie, le bonheur, chose si précieuse et si fragile, sera notre héritage, notre compagnon de tous les jours, à condition n'est-ce pas, que chacune de nous sache "rester chez soi".

PAULE D'AIRVAULT

## PERPLEXITÉ

Lili, à son voisin, blessé pendant la nuit et amputé de la jambe gauche :

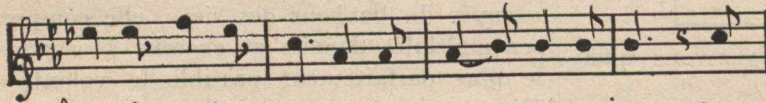
— Dis donc, quand on est blessé la nuit, est-ce qu'on est quand même cité à l'ordre du jour ?



# JÉSUS ET L'ENFANT DE CHOEUR



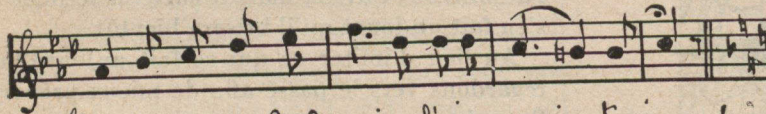
Enfant quand les parfums de ta première hostie em



baumèrent ton âme au prin-temps de tes jours. En



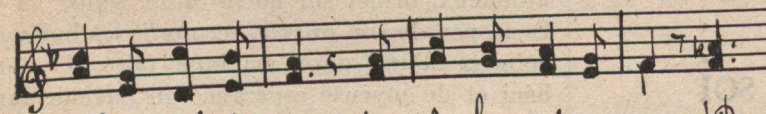
trouvant dans mon Cœur le trésor de ta vi-e,



Cu me disais: Ce Cœur, je l'aime-rai toujours!



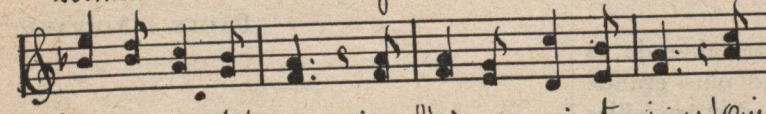
Jé-sus, je me sou-viens de cette fraîche aurore, et



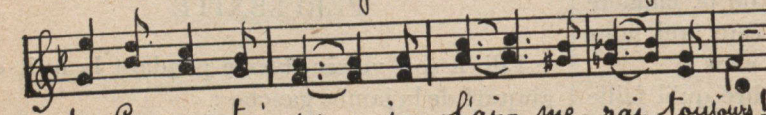
du beau ciel d'a-zer; du plus beau de mes jours! Du



serment de mon cœur, je me souviens encore: Oui



ton Cœur mon tré-sor, je l'ai-me-rai toujours! Oui



ton Cœur mon tré-sor, je l'ai-me-rai toujours!







## JÉSUS

Enfant, quand les plaisirs brûlants de la jeunesse  
 Pourraient de ton bonheur empoisonner le cours,  
 Sauras-tu repousser leur coupe enchanteresse ?  
 Mon Cœur, source de paix, l'aimeras-tu toujours ? ...

## L'ENFANT DE CHŒUR

Jésus, quand du plaisir la coupe séduisante,  
 Pourraient de mon bonheur empoisonner le cours,  
 Ouvre-moi de ton Cœur la fontaine enivrante,  
 Ce Cœur, source de paix, je l'aimerai toujours !

## JÉSUS

Enfant dans l'âge mûr, quand la persévérance,  
 A la force du bras doit prêter son concours,  
 Mon Cœur comme un rempart sera-t-il ta défense ?  
 Et ce Cœur, ton rempart, l'aimeras-tu toujours ?

## L'ENFANT DE CHŒUR

O Jésus, quand viendront les combats de cet âge,  
 Ta force à ma vertu prêtera son concours,  
 Ton Cœur comme un rempart défendra mon courage,  
 Et ce Cœur, mon rempart, je l'aimerai toujours !

## JÉSUS

Enfant, quand sur ton front pèsera la vieillesse,  
 Quand ton cœur fatigué cherchera du secours,  
 Mon Cœur restera-t-il l'appui de ta faiblesse ?  
 Et ce Cœur, ton soutien, l'aimeras-tu toujours ?

## L'ENFANT DE CHŒUR

Jésus, quand les hivers auront blanchi ma tête,  
 Ma vieillesse en ton Cœur cherchera du secours,  
 Je trouverai la force en l'appui qu'il me prête,  
 Et ce Cœur, mon soutien, je l'aimerai toujours !

## JÉSUS

Enfant, quand étendu sur ton lit de souffrances,  
 Tu recevras mon corps au dernier de tes jours,  
 Pour qui dans ce moment sera ta préférence ?  
 Et ce Cœur, ton espoir, l'aimeras-tu toujours ?

## L'ENFANT DE CHŒUR

O Jésus, quand pour moi finira cette vie,  
 Nourri du Pain vivant, mes premières amours,  
 Sentant battre ton Cœur sous ma dernière Hostie,  
 Je veux dire en mourant : Je t'aimerai toujours !!!





## A DIRE

## L'AMITIÉ

Pain des forts que le cœur à son gré multiplie,  
Calice aux profondeurs pures de toute lie,  
Vin qui réchauffe l'âme et n'enivre jamais,  
Chaste plante qui croît sur les plus hauts som-  
[mets.]

Amitié! don du ciel, fleur des vertus de l'homme,  
Nom viril dont l'amour chez les anges se nomme!  
Le cœur qui t'appartient et qui suit ton sentier  
Aux austères devoirs reste encore tout entier ;  
Bien loin de l'éprouver, tu rends double sa force,  
Tes fruits à toi n'ont pas de cendre sous l'écor-  
[ce.]

Amitié! joug divin qu'on porte librement ;  
Chaîne où l'on s'est lié sans fol aveuglement,  
Qu'aucun hasard fatal n'aggrave où ne dénoue ;  
Élection du cœur que la raison avoue !  
Amitié! notre appui quand tout autre s'abat ;  
Sagesse qui prévoit et force qui combat ;  
Acier fidèle, armure et lance bien trempée,  
Je te serre à mon flanc comme on serre une épée!  
Par toi contre le sort sachant que l'on est deux  
On marche confiant dans les chocs hasardeux.  
Quand l'amour le plus pur sous maints voiles se  
[cache,

On te porte au grand jour comme un écu sans  
[tache.]

Oh ! bonheur de donner ce nom sacré d'ami,  
Présage de vertus en deux cœurs affermis !  
Outre sa conscience, avoir un autre juge ;  
Contre son propre cœur, se créer un refuge,  
Un témoin qui vous suit, vous conseille en tout  
[lieu,

A qui l'on se confesse et l'on croit comme à Dieu ;  
Qui, resté clairvoyant quand notre esprit s'enivre,  
Donne un rude conseil et nous aide à le suivre ;  
Et si nous faiblissons, devenu triste et doux,  
Du juste châtement pleure avec nous sur nous ;  
Le seul qui puisse, avec ses mains tendres et  
[pures,

Sans irriter le mal toucher à nos blessures !

Amitié ! nœud charmant que tressent les  
[douleurs,

Beau jour qui bien souvent se lève au sein des  
[pleurs.]

Amitié, toi qui peux sans autres espérances,  
Faire un double bonheur en mêlant deux souf-  
[frances.]

Soleil de tous climats et de toute saison,  
Douce chaleur du cœur, lumière à la raison.  
Amitié ! tu ne luis que sur les grandes âmes ;  
Jamais un œil impur ne réfléchit tes flammes,  
Tu ne dores qu'un front de sa candeur vêtu !

Amitié, n'es-tu pas toi-même une vertu !  
Forte vertu qui cache une douceur insigne !  
On ne peut s'en sevrer sitôt qu'on en est digne.  
Saint trésor qu'on achète avec le don de soi.  
Amitié ! L'homme-Dieu n'a pas vécu sans toi !

V. DE LAPRADE

## L'heure des vaches

— L'heure des vaches ! Le jour baisse !  
Disait l'aïeule aux engagés ;  
Les uns, lourds, les autres légers  
Ils s'en allaient dans l'herbe épaisse,

Là-bas, au bout du champ,  
Où remuaient, parmi les brousses,  
Les vaches rousses,  
Que dorait le soleil couchant...

Alors, les engagés criaient :  
— “ Viens t'en viens ! Viens t'en viens ! Qué  
vach' qué... Qué vach qué !  
Et d'un pas pesant et rythmé,  
Les bonnes vaches s'en venaient...

Elles venaient, faisant sonner leurs sabots lourds  
Dans une rayonnante marche,  
— Ainsi que du soleil éparpillé qui marche,—  
Et levant leurs yeux de velours...

Voici la “ Noire ”, la “ Barrée ”,  
La “ Rougette ” à la douce peau,  
Et “ Satin ”, reine du troupeau,  
Dont la croupe est ronde et dorée...

“ Viens t'en viens ! Viens t'en viens ! Qué  
vach' qué ! Qué vach qué !



Et les vaches venaient, d'un pas lent et  
[rythmé...]

Elles avaient parfois, de grands airs triomphants  
L'orgueil se levait-il sous leur tête vivace ?  
Car elles ont leur part dans l'espoir de la race,  
Les vaches dont le lait a nourri nos enfants...

Les bonnes vaches maternelles,  
Les bonnes vaches à l'œil clair,  
Savent-elles que ceux dont le pays est fier,  
Nos filles et nos fils, seraient moins beaux sans  
[elles ?...]

Dès que le tendre avril montre sa frondaison,  
Savent-elles qu'on songe à les mettre au pacage,  
Près de la source blanche, où rit un vert bocage,  
Et qu'on parle souvent d'elles, dans la maison ?

Savent-elles qu'on parle d'elles, qu'on les aime.  
Que, dans la plaine, où vont les moutons et les  
[bœufs,  
On leur garde, avec soin, les coins les plus  
[herbeux,  
Qui gonfleront leur sein d'un lait pesant de  
[crème ?...]

— “ Viens t'en viens ! Viens t'en viens ! Qué  
vach' qué ! Qué vach' qué ! ”  
Et les vaches venaient, d'un pas lent et rythmé..

Alors, le troupeau s'isolait,  
Et bonnement, se laissait traire,  
Tandis qu'au fond de la chaudière  
S'élevait la chanson du lait...

Et mon aïeule, alors, rêvait aux laiteries.  
Où la crème et le beurre, à l'ombre sont placés.  
Où, dans la grande armoire, aux panneaux lam-  
[brissés,  
Trône le lait, au fond des terrines fleuries...

— “ Viens t'en viens ! Viens t'en viens ! Qué  
vach' qué ! Qué vach' qué ! ”  
Les vaches s'en allaient, d'un pas lent et ryth-  
[mé...]

Sur les champs assoupis déjà, tombait la brune,  
L'heure des vaches était passée. Une à une,  
Dans l'ombre, elles prenaient le sentier bien  
[connu.

Leur dos s'élargissait dans le soir ingénu,  
Et leurs cornes semblaient le char blanc de la  
[lune...]

Alors, la nuit venait. Le toit, le bois, le pré,  
Tout se taisait soudain. Seul, d'un clos éloigné  
Vibrant encore le chant sonore et cadencé :  
— “ Viens t'en viens ! Viens t'en viens ! Qué  
vach' qué ! Qué vach' qué ! ”

BLANCHE LAMONTAGNE

[*Le Journal d'Agriculture.*]

## Commandements de la ménagère

1. Dans ta maison n'enfermeras  
Tes enfants seuls aucunement.
2. Allumettes ne laissera  
Jamais traîner imprudemment.
3. D'un bon grillage entoureras  
Foyer qu'approche ton enfant.
4. Eau bouillante ne laisseras  
Sur ton chemin un seul instant.
5. Lampe à pétrole n'empliras  
Sans bien l'éteindre auparavant
6. Jamais ton feu n'aviveras  
Par du pétrole follement.
7. Cave ou puits ne quitteras  
Sans les fermer soigneusement.
8. Dans le cuivre ne laisseras  
Refroidir aucun aliment.
9. Et dans le zinc ne placeras  
Fruits au vinaigre inconsciemment.
10. Poisons toujours enfermeras  
Pour éviter triste accident.



## Un événement littéraire

LA REVUE MODERNE PARAÎTRA LE 15  
NOVEMBRE ET GROUPERA LA PLUPART DE  
NOS ÉCRIVAINS

Enfin, nous aurons une revue, qui sera moderne, bien imprimée, bien dirigée, bien rédigée, et qui visera à la création d'un sentiment national, dénué de fanatisme, de préjugé, et préconisant, avec le maintien de nos plus belles traditions françaises, l'union sacrée, qui doit faire notre pays plus grand et plus prospère.

L'idée de cette revue, comme l'honneur de sa fondation, appartient à une femme de lettres bien connue, madame Huguenin, (Madeleine) qui avec son beau courage, son enthousiasme sincère et fécond, ne craint pas de sortir des sentiers battus, et de créer, avec le plus magnifique concours, une revue qui fera honneur à la littérature canadienne.

Le motto choisi par la Directrice "S'unir pour grandir" indique assez l'esprit qui animera la revue. Une union forte et profonde des races, des groupes, des volontés, des talents pour atteindre à un idéal vraiment canadien, voilà le but à réaliser.

Et pour atteindre à ce résultat de la revue éclectique et supérieure, madame "Madeleine" Huguenin a fait appel à tous nos gens de lettres, à tous ceux, qui, dans le domaine de la pensée ou de l'action, peuvent faire leur part de bien, et aider au développement littéraire de notre pays. La réponse lui arrive magnifique, répondant à sa confiance par une confiance qui fait honneur à la carrière comme au caractère de la femme qui entreprend l'œuvre splendide de nous doter d'une revue littéraire, artistique et politique, madame Huguenin, s'est attaché les services d'écrivains très au fait des questions, canadiennes comme étrangères. La critique littéraire sera tenue par l'un de nos brillants écrivains. Des contes du terroir ou autres, des nouvelles, des pièces de vers égayeront ces pages, ou la partie féminine, sous l'impulsion de la directrice, sera des plus complètes et des plus intéressantes. Quelques illustrations ajouteront à la beauté de la *Revue Moderne*, qui chaque mois, nous apportera un roman complet. Le premier publié, sera la dernière œu-

vre de M. Henry Bordeau, "Une honnête femme", et nul doute que tous nos lecteurs apprécieront cette innovation extrêmement intéressante, et qui consiste à donner pour 25 sous, un roman d'un dollar et demi. Au prix où est le livre français, cette création arrive à point, et permettra à notre population qui aurait dû s'en priver, de jouir de belles et fortes lectures.

Madame Huguenin, nous permet de dire que déjà soixante-seize collaborateurs ont répondu à l'appel. Voilà le plus clair comme le plus parfait des succès, et il fallait l'initiative et l'énergie d'une journaliste, qui a d'ailleurs déjà prodigué son action vaillante dans tous les domaines pour atteindre, ainsi du premier coup, un définitif succès.

Il faut ajouter que Mme Huguenin en fondant sa revue, l'a tout de suite posée sur des bases d'affaires. De ce côté les sympathies, s'affirment, non équivoques. Un agent d'annonces réputé, M. J. Leclair, bien connu dans tous les cercles d'affaires, se charge du recrutement des annonces, et nous savons qu'il fera de cette partie, un complet succès.

Fait nouveau et magnifique, la *Revue Moderne*, paiera ses collaborateurs, et il est même stipulé, dans la circulaire adressée par la Directrice, qu'aucun article ne paraîtra dans la revue qui n'ait été payé. Bravo! Pour qui sait comment le travail intellectuel est apprécié dans ce pays, cette seule note fait honneur à celle qui l'a posée, et assure à sa revue des sympathies nombreuses et absolues.

La *Revue Moderne* sera en vente dans tous les dépôts, le 16 novembre prochain. Les personnes désireuses de s'abonner, pourront adresser leurs demandes à "LA REVUE MODERNE", casier postal 35, Station N., Montréal.

L'abonnement sera de trois dollars l'an pour le pays, de trois dollars et demi pour l'étranger, et se vendra 25 sous le numéro.

Encourageons cette magnifique entreprise nationale.

### A L'ÉCOLE JUIVE

*Le maître* — Quelle faute firent les frères de Joseph en le vendant à des marchands égyptiens?

*Un élève* — Ils ne le vendirent pas assez cher.